

# Jean-Louis Dubut de Laforest

MORD  
H  
N  
e

Tome 1



Livre unique

## Collection Génie public

En 1891, Jean-Louis Dubut de Laforest publie *Morphine*. Auteur à succès de romans feuilletons dont certains feront scandale, il consacre celui-ci au dérivé de l'opium découvert au début du XIX<sup>e</sup> siècle et qui tient son nom de Morphée, fils d'Hypnos (le sommeil). La morphine sera d'abord utilisée dans les hôpitaux militaires pendant les guerres qui émaillent la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en raison de ses effets analgésiques qui soulagent les blessés.

Mais beaucoup de soldats vont la populariser à leur retour et très vite elle se répand dans toute la société en raison du sentiment de plaisir immédiat qu'elle procure. Ainsi, les morphinomanes vont devenir les premiers toxicomanes de l'ère industrielle.

À travers les destins de Raymond de Pontailiac et de Blanche de Montreu, l'écrivain aborde avec précision ce moment de l'histoire des drogues. Appuyé sur les recherches scientifiques de l'époque, ce roman aux allures de tragédie est un parfait reflet d'un phénomène social dont on sait aujourd'hui les dangers.

ISBN : 978-2-917649-02-2

7 €

# Jean-Louis Dubut de Laforest

# MORPHINE

## Tome 1



**Livre unique**

Collection Génie public

# Dubut de Laforest

**Morphine**  
roman contemporain

*Tome I édité et annoté par Victor Flori*



**Le livre unique**

## Préface

Le XIX<sup>e</sup> siècle a été, en France comme dans la plupart des pays européens, un moment où l'écrit et la littérature ont fait un bond en avant considérable, à la hauteur de la révolution industrielle. On retient aujourd'hui de cette époque les pères du roman moderne que sont Balzac, Flaubert et Zola, et les éternels poètes : Verlaine, Rimbaud, Baudelaire, Corbière... mais ces figures ne sont que la partie restée visible d'un élan littéraire qui voit les tirages des livres et les titres de presse connaître une hausse spectaculaire, parallèle à celle du lectorat.

Les raisons de ce phénomène sont aujourd'hui bien connues. La scolarisation universelle entamée en 1789 se réalise enfin et fait de chaque citoyen un lecteur en mesure d'accéder au monde des idées. La prospérité économique rend possible une augmentation des dépenses de loisir. La loi de 1881 sur la liberté de la presse encourage son développement et du côté des imprimeurs, l'apparition des monotypes et linotypes d'imprimerie à la fin du siècle accélère et facilite la fabrication des ouvrages. Associée à l'apparition des crieurs de journaux, ces innovations entraînent un véritable engouement pour la presse quotidienne dont les titres se multiplient : *L'Aurore*, *La Croix*, *le Figaro*, *Gil Blas*, *Le Gaulois*...

Ce profond changement dans la société n'est pas sans incidence sur la littérature elle-même. Une nouvelle forme apparaît : le feuilleton. Il consiste pour les auteurs à écrire des romans par épisodes publiés quotidiennement dans les journaux, ce qui leur assure des revenus réguliers. Certains d'entre eux sont devenus célèbres et restent inscrits

dans la mémoire collective : Octave Mirbeau, Eugène Sue, Ponson du Terrail... Mais comme les poètes, ces derniers ne sont que les étoiles les plus lumineuses d'un univers où nombre d'écrivains ont su exprimer leur talent dans des formes entièrement nouvelles.

Parmi eux, Jean-Louis Dubut de Laforest sera resté un mystère tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Auteur d'une œuvre pourtant considérable d'une cinquantaine de titres, romans et théâtre, qui connurent un réel succès de son vivant, il semble avoir dû tomber dans l'oubli au moment où il se défenestrait, le 3 avril 1902. Absent de tous les dictionnaires, des encyclopédies, ignoré dans les monographies retraçant l'histoire littéraire de la *Belle époque*, son destin posthume donne l'impression de quelqu'un que l'on souhaitait oublier. Et sans les innovations technologiques de notre temps, il serait sans doute resté dans l'ombre à jamais.

Plus encore que les monotypes et linotypes au XIX<sup>e</sup> siècle, le réseau internet bouleverse notre relation au savoir et accroît considérablement les capacités de la mémoire collective. En effet, si les ouvrages imprimés au XX<sup>e</sup> siècle ont ignoré le grand écrivain, il est bien présent sur le *web* à travers quelques sites qui donnent des informations à son sujet, même si elles restent lacunaires. Pour en apprendre un peu plus sur Jean-Louis Dubut de Laforest, j'ai dû me rendre à plusieurs reprises à la Bibliothèque François Mitterrand sur les quais de la Seine et consulter des ouvrages publiés de son vivant.

Né à Saint-Pardoux la Rivière en Dordogne le 24 juillet 1853, il a d'abord étudié au lycée de Périgueux et obtenu une licence de droit à Bordeaux. Rapidement, grâce à une recommandation de Léon Gambetta, il obtient un poste de conseiller à la préfecture de l'Oise qu'il occupera jusqu'en 1882. Année où son destin connaîtra un tournant. En effet, s'il a déjà publié *Les Dames de Lamète* en 1880, il décide à ce moment-là d'abandonner sa carrière administrative pour partir à Paris et se consacrer pleinement à la littérature : « Je voulais être à Paris, à Paris tout de suite : là seulement, dans la lumière entrevue de l'intelligence et du savoir, je pourrai penser, observer, étudier à mon aise » écrit-il quelques années plus tard<sup>1</sup>.

À partir de 1882, les titres publiés en feuilleton vont se succéder à un rythme soutenu : *Tête à l'envers*, *La Crucifiée*, *Mademoiselle Tantale*, *Un Américain à Paris*, *Le Faiseur d'homme* qui lui vaudra une lettre

élogieuse d'Alexandre Dumas publiée dans *La Vie moderne...* Déjà il affirme une esthétique particulière dans le droit fil du mouvement naturaliste qui se fonde sur une observation précise de la réalité, comme le souligne Maurice Guillemot dans l'article publié le 3 avril 1902 dans *Le Figaro* : « Camouflé en garçon boucher, en rôdeur de barrière, il partait avec une valise, allait prendre une consommation dans un bouge de forbans, vivait là une semaine parmi ses modèles, se mêlait à leur existence, parlait leur argot, simulait leurs gestes, épousait leurs querelles, puis disparaissait, les yeux et la cervelle pleins de renseignements... » L'objectif quasi-sociologique du mouvement naturaliste imprègne toute son œuvre, au point d'en déterminer les modalités d'écriture.

La démarche de Dubut de Laforest se nourrit aussi des recherches scientifiques de son époque. Cette esthétique qui fait la part belle à la science lui vaut l'estime de nombreux médecins et chercheurs, notamment de Cesare Lombroso, professeur à l'université de Turin à qui est dédié *Morphine*, et qui citera les romans de Dubut de Laforest dans plusieurs conférences, en particulier des épisodes du *Gaga* publié en 1886. Ce roman met en scène un « satyrisiaque », pour reprendre l'expression de l'auteur qui désigne ainsi un vieillard gateux et sadique, et il vaudra à l'écrivain et à son éditeur un procès qui aboutira à une condamnation pour atteinte aux bonnes mœurs.

Pendant toute cette période, Jean-Louis Dubut de Laforest écrit dans plusieurs journaux, notamment dans *le Figaro* sous le pseudonyme de Jean Tolbiac et il publie *Morphine* en 1891.

Dans les années 90, sa renommée devient nationale, voire internationale. Ses romans sont traduits et il travaille à l'édition reliée de ses manuscrits. Il publie par exemple *Pathologie sociale* en 1897 qui regroupe plusieurs romans, notamment une nouvelle version de *Morphine*, légèrement remaniée, et surtout agrémentée de notes à caractère scientifique. Dans la préface, l'auteur témoigne de sa foi en la science : « Aimez et admirez la science qui arrache un à un les secrets de la nature et nous guide dans les voies de la lumière, de la justice et de la vérité ! »<sup>2</sup> Celle-ci est si forte que les romans présentés dans le recueil apparaissent par certains égards comme des illustrations d'analyses scientifiques.

Pendant cette période, il publie aussi les *Scandales de Paris* en trente-sept volumes.

Le 3 avril 1902 pourtant, malgré son succès, il met fin à ses jours en se jetant du haut du quatrième étage de son appartement avenue Trudaine à Paris. Comment expliquer son geste ? Tout suicide est une question posée à l'éternité et l'explication que donne le *Figaro* ce jour-là semble aujourd'hui un peu courte : d'après Maurice Guillemot, l'auteur se serait senti déconsidéré comme feuilletonniste, alors qu'il rêvait de « prendre place au premier rang des écrivains modernes à côté d'Eugène Sue, de Balzac et de Zola »<sup>4</sup>. Un orgueil excessif peut-il justifier un tel geste ? On en est réduit aujourd'hui à exprimer des hypothèses : avait-il atteint les limites d'une démarche de réalisme scientifique, finalement moins prometteuse que le symbolisme de la même époque ? s'était-il assombri à force d'aborder dans ses œuvres des sujets souvent sinistres, voire morbides ? ou était-ce un tout autre élément d'ordre privé qui motiva son acte ? Il restera à jamais une part de mystère dans le destin de Jean-Louis Dubut de Laforest.

Pourquoi publier *Morphine* aujourd'hui ?

Lors d'une conversation avec les éditions du Livre unique, que je remercie pour la confiance qu'elles m'ont accordée en soutenant ce projet, j'ai présenté ce que je savais de l'auteur et l'idée de faire connaître enfin cet écrivain au talent trop vite oublié nous a paru importante, au point de nous lancer dans une nouvelle édition. La première chose qui nous a intéressés dans ce livre est qu'il aborde un phénomène social criant à son époque : l'apparition de la toxicomanie dont on sait aujourd'hui les ravages. Pour reprendre l'expression d'Hamlet, l'œuvre tend ainsi un miroir à la société de l'auteur qui, en décrivant un de ses travers, atteint une dimension politique.

Pour écrire *Morphine*, Jean-Louis Dubut de Laforest a lu à peu près tous les travaux de son époque sur le sujet. Si certaines hypothèses dont témoigne le livre s'avéreront inexactes le siècle suivant, il n'en demeure pas moins qu'il témoigne de l'état des connaissances sur la question au moment où il écrit le roman.

Dérivée de l'opium, la morphine tient son nom du personnage de Morphée, fils d'Hypnos (le sommeil). Elle est découverte dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1850, Charles Pravaz invente la

seringue et quelques années plus tard, on propose l'administration de morphine par injection intraveineuse. Cette technique est mise à l'épreuve lors de la guerre franco-allemande de 1870 sur des blessés de guerre et comme le note Claude Meyers<sup>5</sup> : « de nombreux médecins et chirurgiens crient au miracle, les hôpitaux de campagne sont devenus aussi calmes que les cloîtres de carmélites » en raison de l'effet analgésique de la morphine. Après la guerre, elle va se répandre dans la société et entraîner des phénomènes de toxicomanie et de dépendance, « notamment parmi les gens de la bonne société qui s'adonnent à la morphine pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la thérapeutique ».

Le roman de Dubut de Laforest montre très bien ce moment de l'histoire des drogues. Raymond de Pontailac, jeune officier, a eu connaissance de la morphine par un camarade ancien combattant de la guerre de Tonkin dans les années 1880, il en use et la fait découvrir à son environnement social, notamment à la belle Blanche de Montreu. Ainsi la morphine gagne toute la société, au point de devenir un véritable fléau. Dubut de Laforest évoque le chiffre de 50 000 victimes et montre les troubles qu'elle entraîne ainsi que les comportements délictueux que peut occasionner l'état de manque. Dans le chapitre XII, il s'insurge contre le traitement accordé aux morphinomanes, premier toxicomanes de l'ère industrielle, et revendique l'instauration de soins appropriés.

Mais le parcours de Raymond de Pontailac et de Blanche de Montreu va bien au-delà du témoignage sociologique. En dépit d'une volonté de « réalisme scientifique », l'auteur n'échappe pas à une démarche purement romanesque.

Certes le cadre du roman a des airs d'authenticité. Cette impression apparaît d'abord dans le langage des personnages qui emprunte souvent à l'argot de l'époque. Elle est renforcée par une foule de détails dans le décor qui situent le roman dans son époque ; les références sont nombreuses aux travaux parisiens effectués à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : le palais Garnier, les grands boulevards, l'exposition universelle de 1889... qui témoignent de la volonté de l'auteur d'ancrer son roman dans la modernité.

Pourtant, les deux personnages principaux, Raymond de Pontailac et Blanche de Montreu apparaissent aujourd'hui comme des archétypes,

des personnages romanesques de pure invention. La beauté, la noblesse et la pureté de Blanche de Montreu en font une descendante directe des gentes dames du Moyen Âge. Quant à Pontaillac, jeune et brillant officier au début du roman, il se situe dans la lignée des preux chevaliers. Ils correspondent l'un et l'autre au type même des héros positifs, jusqu'à ce qu'ils rencontrent la morphine.

La juxtaposition de ces archétypes romanesques et d'un réalisme parfois extrême donne toute sa particularité et toute son originalité au roman. Au point que la longue descente des deux héros jusqu'au chaos final apparaît aujourd'hui comme une tragédie de la modernité.

Victor Flori  
Le 28 février 2008

## Note sur la présente édition

*Morphine* a connu deux éditions successives, la première en 1891 et une autre en 1897. Celle de 1897 est une refonte qui se caractérise, en dépit de quelques rares modifications stylistiques, par une volonté de faire échos aux recherches scientifiques de l'époque. Cela se traduit par un nombre important de notes de bas de page qui font référence à différents travaux ou témoignages. Toutes ces notes montrent comment certains passages du roman illustrent des constats établis sur les comportements morphiniques. Cette volonté conduit parfois l'auteur à des ajouts qui n'ont d'autres intérêts que scientifiques. Ce traitement atténue la dimension romanesque de *Morphine* pour privilégier sa dimension sociologique. C'est pourquoi nous avons préféré la première édition de 1891 qui est reproduite ici.

Dans la préparation du manuscrit, nous avons été guidés par le souci de faciliter la compréhension du texte. C'est pourquoi l'orthographe et la ponctuation ont été modernisées, en tenant compte des avancées du XX<sup>e</sup> siècle. Dans le même souci, nous avons agrémenté l'ouvrage de nombreuses notes explicitant les noms propres utilisés par l'auteur, mais aussi certains mots devenus désuets ou appartenant au jargon médical ou encore à l'argot du XIX<sup>e</sup> siècle. Enfin, nous nous sommes efforcés de localiser la plupart des lieux évoqués.

V. Flori

1. *L'Affaire du Gaga*, Édouard Hippeau, éditions E. Dentu, 1886.
2. *Pathologie sociale*, éditions Paul Dupont, 1897.
3. Article de Maurice Guillemot paru dans *Le Figaro* du 3 avril 1902.
4. *Brève histoire des drogues et des médicaments*, Claude Meyers, éditions Érès 1985.

Au professeur Cesare Lombroso<sup>1</sup>,

À l'illustre auteur de *l'Uomo delinquente* et de *Genio e Follia*.

Au maître qui m'a donné la plus grande fortune que puisse souhaiter un écrivain, en commentant mes livres dans ses admirables leçons sur l'anthropologie criminelle,

Je dédie ce roman.

Dubut De Laforest

<sup>1</sup> Cesare Lombroso (1835-1909) est un professeur de médecine italien, un des pères de l'anthropologie criminelle. Il est l'auteur de *l'Homme délinquant* et de *l'Homme de génie* où il développe des thèses sur le caractère inné des comportements criminels. Sa théorie du « criminel né » ne tardera pas à être discréditée, notamment lors du troisième congrès d'anthropologie criminelle en 1885 et grâce à la théorie de l'inconscient de Sigmund Freud.



Une nuit de novembre 1889. Au café de la Paix, dans l'une des petites salles chaudes et moelleuses dont les portes ouvrent sur la place de l'Opéra<sup>1</sup>, la pendule marquait onze heures, lorsque Jean de Fayolle posa le dé de la victoire, en disant : « Domino ! »

Fayolle, capitaine du 15<sup>e</sup> cuirassiers, un jeune et vert gaillard, moustachu de roux, occupait un coin de la banquette de rouge velours, et à sa droite et devant lui se tenaient ses deux adversaires : le major Edgard Lapouge, grand blondin, aux blondeurs flavescentes<sup>2</sup>, avec de gros yeux bleus très expressifs, derrière un binocle d'or ; Arnould-Castellier, directeur de la *Revue militaire*, une ancienne et honorable culotte de peau, vieille tête blanchie dans les grades inférieurs, toujours à l'ordonnance, et malgré la bedaine et les joues rubicondes, essayant de lutter contre l'empâtement civil et se donnant des allures d'activité par ses gestes brusques, sa voix impérative, ses rudes moustaches neigeuses et coupées en brosse.

– Et Pontaillac, viendra-t-il, oui ou non ? demanda le major.

– Il viendra, répondit Fayolle.

– Jamais !... Pas de Pontaillac ! intervint de la table voisine, le lieutenant Léon Darcy, brun et gentil cuirassier, également du 15<sup>e</sup> qui humait un *sherry-gobler*<sup>3</sup>, en écoutant les histoires drôles de deux horizontales<sup>4</sup> assises à ses côtés.

1. Il s'agit de l'Opéra Garnier inauguré en 1875 dans le huitième arrondissement de Paris.

2. Dont la couleur est proche du jaune d'or.

3. Cocktail à base de xérès et jus d'orange, à la mode au XIX<sup>e</sup> siècle.

4. Argot : prostituée.

- Qu'en savez-vous, Darcy ? fit le capitaine.
- Pontaillac est à l'Opéra, et il ne s'ennuie pas, dans une loge d'entre-colonnes, avec une charmante femme.
- La marquise de Montreu ? interrogea Arnould-Castellier.
- Précisément.

Le capitaine de Fayolle alluma un cigare :

- Vous êtes fou, Darcy ! Notre brave Pontaillac n'a d'yeux et d'oreilles que pour la Stradowska, et il a bien raison : la grande artiste russe est un morceau de rois, je veux dire de capitaines de cuirassiers.
- Pontaillac est de taille à mener deux amours ! insista le lieutenant.
- Trois ! gronda le major Lapouge.
- Comment, trois ?
- Vous oubliez, messieurs, la plus chère de ses maîtresses, la plus perfide et la plus dangereuse.
- C'est ?
- La morphine.

À ce mot de « morphine », les deux femmes qui amusaient Léon Darcy s'approchèrent curieusement des joueurs, mais le major ne voulut donner aucune explication.

Bientôt, la bataille recommença, et on n'entendit plus que des voix grêles et potinières<sup>1</sup>, avec le refrain des joueurs et le cliquetis des dominos, sur la table de marbre.

- À vous, la pose.
- J'ai le patard<sup>2</sup>.
- Du quatre.
- Et du re-quatre.

Entre les deux horizontales de haute marque, Léon Darcy luttait de propos galants pour la joie de la brune Thérèse de Roselmont et de la blonde Luce Molday, très gentilles et capiteuses, la première en rouge, la seconde en bleu, toutes deux étincelantes de diamants.

Le jeune officier et les dames parlèrent de la Stradowska dont tous les journaux affirmaient le succès de femme et d'artiste. Elle arrivait de Pétersbourg, son pays : là-bas, elle venait d'ensorceler boyards<sup>3</sup> et princes,

1. Qui a l'habitude de faire des potins, des commérages.

2. Argot : le patard est une pièce de deux sous. *Avoir le patard* : avoir de la chance aux jeux.

3. Anciens seigneurs, gros propriétaire des pays slaves, en particulier en Russie.

de ruiner un des grands-ducs, et elle possédait des trésors inestimables, en son hôtel de la Villa Saïd<sup>1</sup> : telle était la légende parisienne.

- Et le capitaine de Pontaillac est l'amant de cette femme ? minauda Thérèse à l'oreille de Léon.
- Mais oui !
- Il est donc bien riche ? dit Luce.
- Assez... Deux cent mille livres de rentes.
- Joli garçon ?

- Regarde, chère, conclut Darcy, en désignant l'homme qui entrait.
- Ah ! voilà Pontaillac ! s'écrièrent Fayolle et Arnould-Castellier.

Et tandis que le comte Raymond de Pontaillac serrait les mains des amis, les deux horizontales le regardèrent, prises d'une sensation inédite qui les secouait de leur torpeur de commerçantes blasées, les piquait d'un désir luxurieux, les jetait hors d'elles-mêmes.

Il avait trente ans ; il était de haute taille, avec de larges épaules, une poitrine solide, un visage bronzé, des cheveux bruns et courts, de noires et voluptueuses moustaches, un nez évoquant le souvenir des Valois<sup>2</sup>, des lèvres de chair rose, de jolies dents et des extrémités fort délicates pour une académie si robuste : sous des sourcils épais, ses grands yeux châains, frangés de longs cils, brillaient tantôt de doux éclats et tantôt ils s'immobilisaient en ce rayon ardent et fixe, en cette presque surnaturelle lumière que l'on observe chez les hypnotisés. Par la pelisse entrebâillée, par la riche fourrure, l'habit, le gilet à cœur et le pantalon noir révélaient des formes d'athlète, et le blanc plastron de la chemise – la fine cuirasse mondaine – faisait songer les dames guerrières à l'autre cuirasse de métal aux éblouissantes blancheurs.

Tout en lui disait la peau et l'âme d'un mâle, et cependant la musculature merveilleuse s'agitait et tremblait, sous un tic nerveux imperceptible, non point comme un jeune rameau, à l'effort de la sève, mais comme un arbre jadis bien planté, bien fleuri, et que dévorent les vers, en son printemps.

Assis près du camarade Fayolle, Raymond de Pontaillac demeurait grave, indifférent au jeu de dominos et à toutes les propositions de joyeusetés nocturnes.

1. Rue cossue du seizième arrondissement de Paris, aujourd'hui privée.

2. La maison des Valois est la branche de la dynastie capétienne qui régna sur la France de 1328 à 1589.

– Voulez-vous un tour à quatre ? lui dit le major ; je gagne tout ce que je veux.

– Qu'est-ce que cela me fait ? Si vous croyez que je m'intéresse à votre sacrée partie !

Un garçon s'approcha, demandant ce qu'il fallait servir.

– Rien !... Ah ! si... un verre d'eau !... Je meurs de soif !

Quand le capitaine de Pontaillac eut avalé un verre d'eau frappée, il s'absorba dans la lecture du *Soir*, et les deux horizontales ne purent s'empêcher de dire au lieutenant :

– Il n'est pas drôle, ton ami.

– Ma foi, non !

La partie terminée, Jean de Fayolle voulut amuser Pontaillac. Il indiquait dans la salle voisine et derrière une glace dépolie le vieux monsieur, bien connu des officiers, et en train, selon son habitude, de mettre au jour *l'Annuaire militaire*.

– Quelle patience, hein ?

– J'ai envie de l'étrangler !

– Oh ! Raymond ?...

– Une vilaine histoire que nous bâtirions là ! fit Thérèse, en riant. Mon capitaine, vous le croqueriez d'un seul morceau, ce brave homme !

– Et vous auriez tort, Pontaillac, déclara Arnould-Castellier. Le correcteur est un de nos meilleurs amis.

– Que voulez-vous ? Je souffre et j'ai des humeurs noires que je ne puis vaincre et dont j'ignore la cause.

– Je la connais, moi, affirma le major qui érigeait des dominos en tour Eiffel.

– Des bêtises !... La morphine, n'est-ce pas ?

– Eh bien, oui, la morphine !... Vous vous tuez, Pontaillac !

– Me tuer ? Allons donc ! Dès que ça me fera mal, je cesserai.

– Il sera trop tard ; vous ne pourrez plus enrayer !

– C'est possible, car ce qui fait souffrir, ce n'est pas de prendre, mais de ne pas prendre de la morphine.

– Vous voyez bien !

Jean de Fayolle commanda une marquise au champagne, et malgré les invitations des camarades et les sourires de Thérèse et de Luce, Raymond se mit à sabler<sup>1</sup> des verres d'eau.

1. Boire d'un trait.

Brusquement, la tour d'ébène et d'ivoire du major Lapouge s'effondra, et les dés roulèrent avec fracas sur le marbre.

– Vous êtes stupide ! cria Pontaillac.

– Merci, capitaine... Fort aimable, en vérité !

– Pardon, major, pardon, mon ami, je suis tellement énervé que le moindre bruit m'exaspère.

– Ah ! cette gueuse de morphine ! C'est elle qui vous bouleverse !... Pontaillac, vous arriverez à être très malade !

– Vous vous trompez, major. J'ai besoin de ma piqûre, voilà tout.

– Prends un verre de champagne, cela vaudra mieux, dit Fayolle.

– Mais oui ! mais oui ! continuèrent les autres.

– À nos amours, capitaine ! soupira Thérèse.

D'un geste, Raymond éloigna la main de Luce qui lui tendait une coupe mousseuse, et il parut s'intéresser à une réussite du directeur de la *Revue militaire*.

Thérèse avait pris machinalement des journaux illustrés et contemplait un portrait de Christine Stradowska, la diva illustre, la belle maîtresse de Pontaillac. Celui-ci, fatigué de lutter contre une obsession, s'était baissé, et ayant relevé son pantalon et un caleçon de soie, venait de se faire à la jambe une piqûre de morphine.

Comme il se dressait, Luce Molday vit un objet briller dans sa main, et elle s'en empara, très riieuse.

– Eh ! la jolie seringuette !

– Donnez-moi ça !

– Non ! non !

Et elle passa au docteur la petite seringue de Pravaz<sup>1</sup> à laquelle l'aiguille perforée adhéra encore.

– Je ne vous la rendrai pas, capitaine ! Je vais l'écraser sous mon talon ! vociféra Lapouge, debout.

– Ne vous gênez pas, major ; la piqûre est faite. Il y a une autre Pravaz dans ma poche et j'en ai quatorze à la maison.

Alors, Lapouge observa Pontaillac. Il lui semblait métamorphosé, car si pour les autres regards, le capitaine avait conservé, sous les dehors

1. Du nom de Charles Pravaz (1791-1853), chirurgien français, inventeur de la seringue hypodermique à piston qui permet des injections à travers la peau. Par métonymie nom donné à la seringue, voire à la morphine elle-même.

d'un chagrin amoureux, les apparences d'une verueur extraordinaire, seul, l'œil du major venait de noter les tremblements furtifs du morphinomane. En même temps que les yeux perdaient leur inquiétante fixité, la voix tout à l'heure très rauque, sonnait en des vibrations de pur cristal ; le geste, tout à l'heure incertain, comme incertaine la démarche, le geste retrouvait sa mesure, sa force, son charme.

– Merveilleux ! balbutia le major qui n'osait plus détruire la Pravaz. Raymond fit les honneurs d'une nouvelle marquise au champagne ; il but en vrai gentilhomme. Puis, sur la prière de Thérèse de Roselmont, il dit comment il était devenu morphinomane.

Lors des guerres du Tonkin<sup>1</sup>, nos chirurgiens calmaient les douleurs des blessés avec des piqûres de morphine, ainsi que jadis les docteurs allemands à Sadowa<sup>2</sup> et à Gravelotte<sup>3</sup>.

Un des camarades de Pontaillac, un officier d'artillerie, horriblement mutilé, avait été soulagé par la Pravaz, et quand Pontaillac, blessé en duel, reçut la visite de l'officier d'artillerie, celui-ci lui vanta la méthode stupéfiante, les injections hypodermiques de Wood<sup>4</sup>, médecin anglais : Raymond en usa ; il s'en trouva bien, et maintenant il employait la morphine contre toute sensation anormale.

– Je ne mangeais plus, je ne dormais plus, je ne buvais plus : une piqûre ! Je mange, dors et bois. J'étais triste ; je suis joyeux !

– Et... l'amour ? interrogea timidement Luce Molday.

– Oh ! ma chère, l'amour, en cela comme pour le reste, on a calomnié la morphine !

Il expliqua la manière de se servir de la morphine, tira de sa poche un petit écrin où sur un lit de velours noir dormait la Pravaz, une sœur de l'amie confisquée par le major Lapouge : à côté d'elle, parallèlement, scintillaient deux aiguilles d'acier percées dans leur longueur, et au fond de la boîte s'enroulait un peloton de fil d'argent aussi ténu qu'un cheveu ; ensuite, il montra le petit flacon gardien de l'incomparable trésor.

1. Provoquée par la volonté de la France de contrôler le fleuve Rouge reliant Hanoï à la province de Yunnan, la guerre de Tonkin opposa la France à la Chine de 1881 à 1885.

2. Ville située en Bohême, lieu de bataille entre la Prusse et l'Autriche en 1866.

3. Ville au sud de Metz, lieu de bataille lors de la guerre franco-prussienne de 1870-1871.

4. Procédé mis au point par le docteur Wood en 1853 qui consiste à injecter des alcaloïdes (substances douées de propriétés remarquables, toxiques ou thérapeutiques, comme la morphine) en utilisant la seringue inventée par Charles Pravaz.

Lucy demanda :

– L'aiguille doit faire bien du mal ?

– Non, répondit le capitaine.

Et comme il se trouvait seul avec ses amis et que dans les autres salles les garçons rangeaient sur des tables de marbre, en un amoncellement de bois noir et de rouge velours, les chaises désertées, Pontaillac obéit à cette belle ardeur d'apologiste qui caractérise tous les morphinomanes :

– Vous allez voir !

Le jeune homme mit à nu son bras d'hercule, ça et là marqué d'arabesques bizarres, et d'un coup sec, il enfonça l'aiguille en pleine chair. Elle glissa dans les tissus ; elle fut retirée sans qu'il s'échappât une goutte de sang et que le visage du capitaine manifestât la moindre inquiétude.

Cette expérience eut le pouvoir d'arracher des cris d'admiration aux deux horizontales.

– Vous le voyez, mesdames, j'opère moi-même, et sans douleur, tel un dentiste de la foire !

Il allait remplir la Pravaz.

– Qui en veut ?

– Pas pour cent louis ! hurla Thérèse.

– Folle, c'est le Paradis !

– Eh bien, puisqu'avant ça ne fait pas de mal et qu'après ça fait tant de plaisir, j'essaierai ! déclara Luce Molday.

Sur le boulevard des Italiens<sup>1</sup>, on se sépara. Le major Lapouge et Arnould-Castellier marchaient à pied vers leur domicile respectif ; Jean de Fayolle et Léon Darcy insistèrent pour entraîner Raymond dans un restaurant de nuit où ils soupaient avec les dames. Mais l'amant de la Pravaz héla une voiture de cercle, et donna l'ordre de le conduire chez son autre maîtresse, la Stradowska.

\*

Avait-il tort ou raison, le major Lapouge ? Est-ce que vraiment Pontaillac, ce mâle superbe, était dominé, violenté, à jamais brisé par la morphine ? Qui l'emporterait de la belle Stradowska ou de la Pravaz ? Ni l'une, ni l'autre, peut-être, ou bien une troisième idole, car

1. Boulevard situé dans le neuvième arrondissement de Paris.

déjà, tout brûlant du souvenir de la marquise Blanche de Montreu – de la grande dame qu’il venait de saluer à l’Opéra, de la patricienne<sup>1</sup> désirée – le comte de Pontailiac oubliait ses deux autres maîtresses charmées et vaincues, pour s’en aller rêver d’une nouvelle et plus difficile conquête, en son hôtel, rue Boissy-d’Anglas<sup>2</sup>.



Depuis quinze mois que Pontailiac était sous l’influence du poison mondain, ses idées tenaient à la fois du songe et du réel.

Il se faisait en lui un dédoublement spécial de la personnalité. À l’encontre des hystériques de première grandeur chez lesquels les phénomènes de condition seconde excluent le libre arbitre, Raymond vivait et raisonnait dans les deux états : loin d’abolir le sens intellectuel, la morphine le surexcitait, et l’on se trouvait en présence d’un homme libre, et non pas devant un fou qui échappe à l’historien de mœurs et relève seulement de l’art médical.

Gentilhomme limousin, ancien élève de Saint-Cyr<sup>1</sup>, capitaine breveté de l’École de guerre, le comte de Pontailiac aimait son métier. Il avait l’estime des chefs et des camarades, et les soldats eux-mêmes, les pauvres surtout, appréciaient l’officier brillant et au cœur généreux.

Mais, dans le magnifique hôtel de la rue Boissy-d’Anglas, comme au cercle voisin : *L’Épatant*, comme au quartier de cavalerie, comme chez sa maîtresse la Stradowska et chez les Montreu, ses nobles amis du boulevard Malesherbes<sup>2</sup>, partout enfin, on pouvait remarquer les brusques changements du jouet de la Pravaz, ses multiples états et les symptômes d’une intoxication progressive.

Lui ne voyait rien et s’enorgueillissait de vaincre la douleur. De même qu’après un duel sans motif grave, il s’était piqué pour endormir une

1. Personne issue de la noblesse, d’une classe sociale élevée.

2. Rue du huitième arrondissement.

1. École d’officiers de l’armée de terre et de la gendarmerie située au XIX<sup>e</sup> siècle sur la commune de Saint-Cyr dans les Yvelines.

2. Artère parisienne inaugurée par Napoléon III en 1863 qui traverse les huitième et dix-septième arrondissements.

blessure légère, ainsi il recourait à la morphine, dès le moindre bobo, toujours aiguillonné par le besoin, en dehors de toute souffrance caractérisée.

À l'entendre, s'il dormait mal, les insomnies venaient d'un mauvais estomac ou d'une irrégularité du cœur. Il se découvrait des lésions morbides et justifiait le diagnostic en confondant la torture des privations avec des maladies imaginaires, si vite disparues, au renouveau de l'enchanteresse.

D'abord, ce furent des sentiments de bien-être et de béatitude, une ivresse délicieuse, un Nirvâna bouddhique<sup>1</sup>, des extases, tout un horizon de voluptés, un réveil de l'esprit, une accélération de la pensée, une double vie.

Quand l'habitude amoindrit les effets du poison, le morphinomane eut une personnalité, non pas entièrement dédoublée comme celle de quelques névropathes, mais diverse et toujours consciente, en pleine identité du « moi », aussi bien dans le rire succédant aux doses multipliées que dans les larmes des jours de jeûne. Il n'aliénait pas sa personnalité pour en revêtir une autre; il ne subissait aucun « moi » extérieur, et demeurait lui-même, triste ou gai.

Si la valeur d'amour semblait diminuer, en raison directe des doses morphiniques, il attribuait ce decrescendo à sa trop longue fréquentation de la Stradowska, jurant de reverdir près de la marquise de Montreu. Oui, la Pravaz avait toutes les vertus, et on l'accusait injustement d'altérer les facultés génitales.

\*

Le lendemain de la modeste fête, au café de la Paix, Raymond se leva, dès huit heures, et en petite tenue, monta à cheval pour se rendre au quartier de cavalerie.

Dans le froid vif, il trottait, le képi sur les yeux, les bottes éperonnées et luisantes, la tunique moulant sa taille, sous le grand manteau de drap bleu foncé, le sabre cliquetant – et le cavalier était alerte et joyeux, le long des rues, grâce à l'aiguille ensorceleuse.

1. But de la religion bouddhique : paix intérieure totale et permanente provenant du détachement.

Sur le pont de l'Alma<sup>1</sup>, il contempla la Seine, toute noire, au milieu de ses rives blanchies de neige, et plus loin les remorqueurs traînant des voitures de bois ou de charbon, les bateaux-mouche désertés, les mariniers grondant contre le brouillard.

Quai d'Orsay<sup>2</sup>, il vit une armée de balayeuses, presque toutes de vieilles femmes dont les jupes suintaient l'horrible détresse, venues là, comme en un Sabbat<sup>3</sup>, occupées à chasser de leurs balais de sorcières des tas neigeux ; et défilèrent ensuite de maigres employés avec des visages de pauvres et de longs nez que le froid rougissait et faisait pareils ; puis, des ouvriers, puis, des voyous, puis, des filles en cheveux raccrochant les redingotes matinales de leurs doigts crevés d'engelures ; puis, des oiseaux ébouriffés à la cime des arbres nus, et piaillant la misère.

Tous ces êtres glacés, toutes ces choses mortes, il aurait voulu les réchauffer, les ressusciter de sa miséricordieuse tendresse, leur donner un peu de joie. Des mendiants le comprirent ; ils entourèrent le cavalier – et Raymond plus heureux fit sa distribution quotidienne plus large.

Un factionnaire lui porta les armes ; il salua et passant près du corps de garde, se dirigea vers la cour du quartier.

– Le capitaine est dans un de ses bons jours, dit le sous-officier qui commandait le poste.

– Ne vous y fiez pas, maréchal des logis, répliqua le brigadier. Avec ce sacré Pontaillac, on ne sait jamais si c'est du lard ou du cochon !

– Moi, je sais le pourquoi, hasarda un simple cuirassier, fils de famille, et tête brûlée.

– Il est cocu ?

– Non.

– Il se saouïle ?

– Non.

1. Pont qui enjambe la Seine dans la partie ouest de Paris.

2. Quai de la Seine dans le septième arrondissement.

3. Septième jour de la semaine dans la religion juive, samedi, jour de repos. À cause d'une interprétation malveillante faite par les chrétiens, nom donné à assemblée nocturne de sorciers ou de sorcières.

Le maréchal des logis et ses hommes, la pipe à la bouche, se groupèrent autour du poêle, et le cuirassier instruit leur expliqua les phénomènes de la morphine.

On s'écria :

– Il ferait mieux de boire des bocks !

– Et même des champoreaux<sup>1</sup> !

– Et même de la verte<sup>2</sup> !

Après avoir écouté le rapport, le capitaine rejoignit le major Lapouge, à la salle de visite.

– Veuillez donc, cher ami, me donner un mot. J'ai besoin d'une solution à soixante pour cent.

– Jamais, capitaine !

– J'irai chez un docteur civil.

– Allez-y ! Moi, je ne suis pas un assassin !

Et il lui tourna les talons.

\*

Rentré à son hôtel, Pontaillac fit sa toilette, et il déjeuna de bon appétit. Clément, l'ordonnance qui le servait, un énorme rougeaud de Normandie, reçut l'ordre de faire atteler le coupé.

Mais, Raymond jugea qu'il avait encore quelques minutes, et, le cigare aux dents, il visita l'hôtel, animé du désir de le meubler à neuf pour une heure bénie, celle où la marquise de Montreu daignerait y apparaître.

Oh ! ce jour-là, il voulait une restauration complète, depuis les sièges et les tentures jusqu'aux boiseries, aux glaces et aux litées, et tout serait bouleversé, en cette demeure bâtie au siècle dernier par un financier amant d'une danseuse de l'Opéra : tout rayonnerait d'une virginité nouvelle, les salons, les chambres, le fumoir, la bibliothèque, l'office, les remises, les écuries, les jardins – et seules, puisqu'elles avaient droit à l'immortalité, vivraient toujours jeunes, les admirables peintures de Boucher<sup>3</sup>.

1. Boissons mélangeant plusieurs alcools.

2. Argot : absinthe.

3. François Boucher (1703-1770) est un peintre français qui s'est illustré dans le style rococo. Beaucoup de ses œuvres sont exposées au musée du Louvre à Paris, notamment *Vulcain présentant à Vénus des armes pour Énée* (1757).

À deux heures, le capitaine montait en voiture, et ordonnait, tremblant d'amour :

– À l'hôtel de Montreu !

\*

Lorsque Pontaillac entra dans la bibliothèque du marquis Olivier, celui-ci était debout et pâle devant le foyer qui allumait de ses ors les marbres, les bronzes, les cuirs de Cordoue, les reliures précieuses et le double blason des Montreu et des La Croze.

– Qu'as-tu donc, Olivier ? demanda Raymond, avant même d'avoir serré la main du marquis.

– Je suis inquiet ; ma femme est souffrante.

– Rien de grave, n'est-ce pas ? balbutia le visiteur qu'une angoisse envahissait.

– Je l'espère. Aubertot est auprès d'elle ; il m'a renvoyé, et j'attends.

Raymond n'osait plus regarder l'ami qu'il voulait trahir, le gracieux gentilhomme aux cheveux blonds, à l'œil doux et rêveur, à la barbe mousseuse taillée en pointe, dont la fragile et élégante silhouette enveloppée d'une robe de chambre en velours noir très simple contrastait si fort avec la puissance du beau soldat.

– Hier encore, à l'Opéra, la marquise était gaie, souriante.

– Oui, mais, ce matin, en déjeunant, Blanche a été prise d'un violent mal de tête, et depuis les douleurs sont devenues intolérables.

– Je te laisse, mon ami.

– Non, reste. Le docteur va descendre dans un instant, et je suis bien aise de t'avoir auprès de moi.

Une porte s'ouvrit, et le docteur Étienne Aubertot, professeur à la Faculté et membre de l'Académie de médecine, parut avec sa bonne figure de chanoine entièrement rasée et que surmontait au-dessus d'un front très haut, vrai front de penseur et d'artiste, une chevelure grise aux boucles soyeuses.

– Eh bien ? dit Olivier.

– Eh bien ? répéta Pontaillac, malgré lui, sous le visible effort d'une inquiétude grandissante.

– La marquise n'est pas en danger, mais elle souffre atrocement d'une

névralgie<sup>1</sup> susorbitaire<sup>2</sup> que je vais combattre avec de l'antipyrine<sup>3</sup>. François est parti en chercher.

– Vous croyez, docteur, que l'antipyrine la guérira ?

– Nous aurons au moins un soulagement, mon cher marquis.

– Hâtez-vous, de grâce !... Blanche est martyrisée.

– C'est vrai. La névralgie susorbitaire a sa place au nombre des maux humains les plus douloureux ; mais dans une demi-heure...

– Et vous la laisserez souffrir une demi-heure encore ? C'est impossible !

– Que voulez-vous ? J'espère que l'antipyrine agira, et, du reste, il n'y a pas de meilleur remède.

– Je vous demande pardon, monsieur le docteur, fit Pontaillac. Il y en a un puissant, radical, infaillible.

– Et pourrais-je connaître cette belle panacée ?

– La morphine, cher maître, la morphine !

Le professeur Aubertot réfléchit un instant et observa le capitaine de son œil bleu très clair :

– Ma foi, vous avez raison, et je vous remercie de m'y avoir fait songer.

Il se tourna vers Monsieur de Montreu :

– Je vais écrire une ordonnance.

– Inutile, docteur, continua Raymond. J'ai là sur moi tout ce qu'il faut pour guérir.

Pontaillac tendit au médecin un minuscule flacon et un écrin des plus élégants.

– Non, non ! Pas ça ! pas ça ! dit Aubertot. Je n'en connais pas la dose, et je veux une solution très faible ; mais j'accepte l'instrument. Vous êtes notre Providence, mon cher capitaine.

L'officier prit congé de Monsieur de Montreu et du docteur Aubertot, et quelques minutes plus tard, le mari et le médecin pénétrèrent dans la chambre de la malade.

Sur une haute et vaste litée, en un fouillis de dentelles, la marquise Blanche de Montreu, née de La Croze, étreignait nerveusement sa tête de ses deux mains aux doigts légers, et le long des épaules un peu

1. Douleur aiguë autour d'un nerf.

2. Au-dessus des yeux, de l'orbite.

3. Médicament soluble dans l'eau contre les douleurs et les fièvres.

maigres et des bras nus, les beaux cheveux roux s'épandaient avec des lueurs métalliques. On devinait, au travers de la chemise de surah<sup>1</sup> et l'on voyait par l'échancrure de la gorge, une peau rosée d'un sang vermeil ; le corps était jeune et chaud, et les formes juvéniles, dans leur chaste enveloppement, étaient pleines de grâce et de suggestions voluptueuses.

Elle retomba sur l'oreiller, en étouffant un cri de douleur ; ses beaux yeux de velours brun s'emperlaient de larmes, le petit nez aux narines délicates, les lèvres qui laissaient voir une rangée de dents mignonnes, le cou svelte, tout ce charmant visage, enfin toute cette adorable jeunesse luttait, vaillante, pour ne pas affliger l'époux adoré.

Aubertot s'avança, tête nue, et dit :

– Madame, nous vous apportons le soulagement.

Le docteur emplissait la Pravaz d'une solution de morphine au trentième, et Olivier se sentait trembler à l'idée que l'aiguille blesserait les chairs roses et douces.

Pontaillac, l'ami Pontaillac, le cuirassier-hercule, pouvait supporter une opération même terrible – mais elle, sa dame si fluette, sa Blanche si impressionnable, aurait-elle la force ?

Et, dans son ignorance du remède, comme s'il devinait les choses à venir, Olivier arrêta brusquement le bras du docteur.

– Non... Je vous en prie !

– Pourquoi ?

– J'ai peur... pour elle.

– Aucun mal, aucun danger, monsieur.

– Vous me le jurez ?

– Marquis, je vous le jure.

Il y eut un silence.

– Moi, je n'ai pas peur, Olivier, fit la marquise, en présentant son bras.

La piqûre faite, Aubertot questionna la dame.

– Vous ai-je fait du mal ?

– Pas du tout ; mais je souffre toujours.

– Attendez.

1. Étoffe de soie originaire des Indes.

Les deux hommes s'éloignèrent au fond de la chambre, et Blanche commença bientôt à subir la domination du stupéfiant.

Immobile, d'un œil déjà voilé, elle regardait le christ d'argent cloué sur un sombre velours, le bénitier d'ivoire, le prie-Dieu, la glace de Venise, les bibelots, les portraits, le vitrail des hautes fenêtres, et ces objets s'animaient et vivaient.

Le docteur et le mari se rapprochèrent, observant la femme. À un moment, sa respiration très calme sembla s'arrêter tout à fait : le médecin secoua doucement madame de Montreu, et la respiration reprit aussitôt, franche, régulière.

Blanche ne dormait pas ; elle ne souffrait plus ; elle ne répondait pas aux paroles qu'Olivier lui adressait ; mais elle les entendait pour ainsi dire inachevées, sans précision humaine, telles que ces voix qui, dans le rêve, bruissent à nos oreilles leurs harmonies confuses. Elle ne remuait pas ; mais ses lèvres entr'ouvertes souriaient d'un sourire de béatitude – et toute la femme se transportait vers un au-delà où elle jouissait de secrètes et incomparables extases.

Au bout d'une heure de calme persistant, le médecin se retira.

– Vous veillerez, dit-il au mari, car il faut secouer madame la marquise, si la respiration s'arrête encore.

Il s'en tint là, ne voulant pas ajouter que souvent, après une piqûre, il se produit chez certaines personnes un état comateux dont les suites peuvent être graves.

\*

Le soir était venu, et Olivier demeurait seul auprès de madame, lorsqu'un appel se fit entendre à la porte.

– Entre, ma bonne Catissou, autorisa le marquis.

Une femme s'avança très droite, malgré son grand âge, en robe de popeline<sup>1</sup> noire, coiffée d'un fichu de soie rouge, à la manière des Bordelaises ; elle marchait, recueillie et non pas servile : deux bandeaux de cheveux blancs ornaient son front sillonné de rides profondes, et sa bouche démeublée gardait un sourire de bonté infinie.

1. Tissu à chaîne de soie et à trame de laine, de lin ou de coton qui a de petites côtes dans le sens de la largeur.

Cette vieille servante avait vu naître et grandir Olivier, là-bas, en Limousin<sup>1</sup>, dans le manoir ancestral de Montreu ; elle l'avait élevé, dorloté, à la mort des parents, et sous la tutelle d'un oncle aujourd'hui disparu. Et quand le gentilhomme, marié à l'unique héritière d'une noble maison, quitta la Haute-Vienne pour Paris, elle voulut le suivre, le servir encore, de tout son dévouement de chienne maternelle aimée et respectée.

En cet hôtel du boulevard Malesherbes<sup>2</sup>, au milieu des larbins qu'elle commandait, de toute la valetaille fin-de-siècle, elle aimait à tricoter des bas, le soir, près des fourneaux de la cuisine, en gémissant des vastes cheminées seigneuriales et des flambées énormes.

Olivier voyait en elle une amie, presque une parente, et sur son ordre, elle le tutoyait comme autrefois du temps où elle déshabillait le petit gentilhomme, bordait le lit, s'enorgueillissait d'être l'humble maman de son « monsieur ».

Elle dit, en patois limousin :

– Olivier, je viens de coucher la petite Jeanne. Comment se trouve notre dame ?

– Beaucoup mieux, sourit le gentilhomme.

L'ancienne ajouta :

– Tu ne peux pas rester ici toute la nuit... Ta vieille est là... Voyons, il faut aller te coucher... Ne fais pas l'entêté...

Monsieur de Montreu, assez hautain avec les autres serviteurs, riait des familiarités de Catherine, et loin de les combattre, il les encourageait par ses réponses patoises<sup>3</sup> et l'évocation du lieu natal.

– Je veillerai tout seul.

– Non... Non...

Sans la brusquer, il poussa la femme vers la porte, courut embrasser dans la chambre voisine, Jeanne, sa fille, une blondinette de quatre ans ; puis il s'installa dans un grand fauteuil.

Mais, avant l'aurore, Blanche l'invita des yeux à se glisser près d'elle, et ils s'aimèrent.

1. Une des vingt-six régions française située presque en totalité sur le Massif Central.

2. Artère parisienne inaugurée par Napoléon III en 1863 dans le dix-septième arrondissement.

3. En patois, qui à le caractère du patois.

La jeune marquise oubliait sa maudite névralgie, et jamais elle ne fut plus amoureuse, ni plus désirable. Elle conservait le souvenir de la douleur, mais sous le charme de la morphine, dans l'apaisement de tout son être, cette douleur la désertait pour s'acharner contre une autre femme, et elle plaignait la remplaçante immatérielle de tant souffrir.

D'autres phénomènes, au réveil de l'esprit, se manifestèrent avec les couleurs exactes des tableaux : sa chambre de malade se transforma en un parc magnifique, et la marquise revit le château paternel, les Tuilières, à la belle saison des vacances. Jeune fille, elle y fêtait ses deux meilleures amies du Sacré-Cœur, de Limoges : une cousine pauvre, Mathilde de Chastenet, aujourd'hui Madame Gouilléras, la femme d'un riche marchand de bois, toujours exilée dans leur trou de province ; Geneviève Saint-Phar, oh ! celle-ci, une demoiselle du dernier train, du dernier bateau, de la dernière périssoire<sup>1</sup>, une doctoresse parisienne que Blanche eût appelée à son lit de douleur, sans la crainte de blesser l'illustre maître Aubertot.

Puis, la dame charmée se reportait aux jours où Monsieur de Montreu engagea sa campagne amoureuse. Tous deux s'adoraient ; l'union des La Croze et des Montreu assortissait les avantages de la naissance et la fortune. Mais, il y avait un rival, un jeune homme également bien né et plus millionnaire qu'Olivier – un voisin, le seigneur du château des Ormes, le comte Raymond de Pontailiac, alors lieutenant de cuirassiers.

Mademoiselle de La Croze n'hésita pas : le grand Raymond l'effrayait, et elle choisit Olivier, malgré peut-être les désirs de son père.

Les relations se firent très rares entre les Montreu-La Croze et Pontailiac. Cependant, après la naissance de Jeanne, l'officier en congé se présenta aux Tuilières. Désormais, tout nuage s'évanouit ; Raymond traitait Blanche en camarade, parlait à Olivier de ses maîtresses.

À Paris, le feu s'était réveillé, embrasant le cœur et les sens du capitaine, et l'homme dut abriter sa passion irrésistible, sous les dehors d'un violent amour, d'un amour de parade pour la Stradowska.

1. Embarcation de sport ou de loisir, légère et instable, manœuvrée à la pagaie double.



Villa Saïd, dans une vaste pièce au plafond de cristal et aux murailles tapissées de satin rouge et piquées d'objets étranges, de trophées, de faïences, de poignards, de fusils, de lances, de haches, de fouets de chasse, de têtes d'animaux, de cornes, de flamberges<sup>1</sup>, de spon-tons<sup>2</sup>, de hallebardes<sup>3</sup>, d'ombrelles chinoises, de masques, de chapeaux mexicains, de sabres russes, Christine, allongée sur une montagne de peaux de bêtes, caressait tendrement ses deux grands lévriers noirs, Bog et Tolgo.

Elle était drapée d'un peignoir cachemire chaudron ouvert à partir de la taille sur un panneau de satin soufre brodé de chrysanthèmes, le fond travaillé en petits plis à la lingère; elle se souleva, prit un miroir, et devant son visage d'une irrégulière et fraîche beauté, devant sa blonde et magnifique chevelure, ses yeux bleus, d'un bleu saphir, son nez gracieux, ses lèvres vermeilles et d'une chair neuve, ses jolies dents, elle sourit d'un sourire qui disait à la fois l'orgueil de se trouver belle et le chagrin d'être seule à aimer.

Au-dessus d'elle, un dais de soie vieux rose brochée de blanches marguerites, avec des hampes d'étendards que terminaient des gueules de

1. Au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, longue épée à lame fine généralement utilisée pour les duels.

2. Demi pique que portaient les officiers d'infanterie et dont on se servait sur les vaisseaux pour l'abordage.

3. Arme d'infanterie en usage du XIV<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle composée d'une longue hampe terminée par un fer pointu et tranchant munie de deux ailes, l'une en pointe et l'autre en croissant de hache. Aujourd'hui arme d'apparat.

dragons en bronze, lui faisait une lumière douce, dans la fantasmagorie des étoffes, l'éclat des ors, des plumes et des fleurs. Çà et là, des palmiers, des dracoenas<sup>1</sup>, des gynériums<sup>2</sup>, des corbeilles de lilas blanc, des éventails de plumes d'autruche, des paons et des aigles empaillés, des mimosas, des jasmins d'Espagne, des camélias, des primevères, des rhododendrons, une orgie de roses, une sardanapale<sup>3</sup> de verdure, et tout le long du temple, des peaux de bêtes jetées, gardant des apparences vivantes de lions, de tigres, de jaguars, de buffles, de castors, de renards, de loups, d'ours, d'hyènes et de crocodiles.

Les dressoirs d'ébène supportaient un nombre infini d'artistiques richesses, des curiosités de tous les âges et de tous les peuples: émaux, saxes, ivoires, laques, bibelots de marbre, de serpentine<sup>4</sup>, de bronze, d'argent et d'or. En face de la monumentale cheminée de granit, une immense volière aux barreaux dorés et aux cascades versicolores<sup>5</sup>, comme les fontaines lumineuses<sup>6</sup> de l'Exposition, donnait asile à un monde d'oiseaux, et sous le ruissellement des gerbes liquides et des plumages, une casquette odorante exaltait un millier de chanteurs.

Si les panoplies variées remontaient au fanon de pourpre des rois francs pour se terminer au javelot des Howas<sup>7</sup>, les tableaux, les marbres et les bronzes, tous les chefs-d'œuvre des maîtres anciens et modernes, offraient un pittoresque assemblage: les Rubens<sup>8</sup>, les Benvenuto Cellini<sup>9</sup>, touchaient les Carpeaux<sup>10</sup>, les Falguière<sup>11</sup> et les Meissonier<sup>12</sup>; une tête de Ribot<sup>13</sup> avait à sa droite un paysage de Guillemet<sup>14</sup>; une étude

1. Plante d'origine tropicale.

2. Plante originaire d'Amérique du Sud, aussi nommée « herbe de la Pampa ».

3. Du nom du roi légendaire de Ninive en Assyrie, débauche de luxe, orgie.

4. Roche de couleur verte et tachetée.

5. Dont la couleur est changeante.

6. Réalisées grâce à l'usage nocturne de l'électricité, les fontaines lumineuses ont été créées pour l'Exposition universelle de 1889 à Paris.

7. Peuple de Malaisie.

8. Peintre baroque flamand (1577-1640)

9. Artiste de la Renaissance italienne, orfèvre et sculpteur (1500-1571).

10. Sculpteur, peintre et dessinateur français (1827-1875).

11. Peintre et sculpteur français (1831-1900).

12. Peintre français (1815-1891).

13. Peintre réaliste français (1823-1891).

14. Peintre paysagiste français de style impressionniste (1841-1918).

de Puvis de Chavannes<sup>1</sup> avait à sa gauche une aquarelle de Forain<sup>2</sup>, et là-bas, sur son estrade de velours blanc, trônait un piano à queue, le dernier cri d'Érard<sup>3</sup>. Enfin une châsse<sup>4</sup> étincelait de bijoux, lyres, colliers, bracelets, vases, rivières, ciboires, hanaps, miniatures, camées, palmes d'argent, fleurs de rubis, couronnes d'or – des souvenirs de princes, de rois, d'empereurs, autant d'hommages, autant de lyriques victoires.

Maintenant, la Stradowska allait et venait, fiévreuse, en relisant une lettre de Pontillac, une lettre de banales excuses où Raymond cherchait à justifier son absence.

– Il ment ! grondait-elle... Il ment !... Il ment !...

Sa taille imposante se dressait dans un vent de colère, et ses petits doigts claquaient, rageurs. Elle s'arrêta près d'un guéridon encombré de livres, de journaux, de partitions, de feuilles illustrées. On voyait là des dédicaces de musiciens et d'auteurs illustres, des articles élogieux, des portraits du dernier rôle, des lettres de Gounod<sup>5</sup>, de Massenet<sup>6</sup>, de Saint-Saëns<sup>7</sup>, les félicitations enthousiastes des grands compositeurs russes, Cui<sup>8</sup>, Rimsky-Korsakov<sup>9</sup>, Glazounov<sup>10</sup>, Liadov<sup>11</sup>, Lavrov<sup>12</sup>, Belev, une véritable moisson de gloire – et Christine, désolée, envoya d'un coup d'escarpin, toute la moisson au diable-vauvert<sup>13</sup>.

Fille d'un officier russe, orpheline élevée à Moscou, dans l'Institut-Catherine qui est pour les grandes demoiselles de là-bas ce que sont nos maisons de la Légion d'honneur pour les filles des légionnaires, Christine avait une âme d'artiste. Elle charmait directrices et compagnes de sa voix chaude et vibrante, et au sortir de l'Institut, elle courut

1. Peintre symboliste français (1824-1898).

2. Peintre, illustrateur et graveur français (1852-1931)

3. Marque de piano fondée par Sébastien Érard en 1777.

4. Cage aux parois vitrées servant à abriter des objets précieux de l'air et de la poussière.

5. Charles Gounod, compositeur français (1818-1893).

6. Jules Massenet, compositeur français (1842-1912).

7. Camille Saint-Saëns, compositeur français (1835-1921).

8. César Cui, compositeur russe (1835-1918).

9. Nikolai Rimsky-Korsakov, compositeur russe (1844-1908).

10. Alexandre Glazounov, compositeur russe (1865-1936).

11. Anatole Liavov, compositeur russe (1855-1914).

12. Piotr Lavrovitch Lavrov, écrivain et sociologue russe (1823-1900).

13. Envoyer au loin, rejeter.

l'Europe. Les succès de Pétersbourg, de Milan, de Vienne et de Londres l'appelaient en France, et ce fut après un mémorable triomphe à l'Opéra, que le brillant capitaine lui dit les premiers mots d'amour.

Elle aimait Raymond : elle l'aimait de toute sa jeunesse, de tout son sang ; elle s'était livrée tout entière, et elle le voulait tout entier. Ses autres amants – les amours de passage – elle les oubliait, rajeunie d'une foi nouvelle.

Pourquoi l'abandonnait-il ? D'abord, elle attribua la cause des nervosités du jeune officier à la sinistre liqueur dont elle cherchait vainement à interdire l'usage, mais, l'autre soir, en voyant Raymond dans la loge de Madame de Montreu, la Stradowska eut la pensée d'une rivale. Tandis que sur la scène, elle jouait pour lui, indifférente aux bravos et au feu des jumelles, Pontaillac se tenait à la droite de la marquise Blanche, et il ne regardait Christine que lorsque le marquis Olivier regardait Madame. Lui, si élégant, il prenait là-haut des allures de collégien, et la diva le vit trembler et rougir, quand le marquis aida sa femme à mettre une sortie de bal.

La trahison était-elle accomplie ou seulement en voie d'espérance ? Christine l'ignorait encore. Que pouvait-il reprocher à sa fidèle maîtresse ? Est-ce qu'elle lui coûtait trop d'argent ? Non, car outre que l'engagement à l'Opéra et les honoraires des soirées mondaines assuraient le train de l'hôtel, la diva possédait quelques rentes. Pontaillac la comblait de fleurs et de bijoux, et si elle faisait mine de refuser, il se fâchait. Elle l'aimait, l'adorait, millionnaire, comme elle l'aimerait, l'adorerait demain, si les millions venaient à s'évanouir.

Et ce qui prouvait le désintéressement absolu de Christine, c'est qu'elle ne songeait point à épouser Raymond : femme, elle le préférerait à un rang social ; artiste, elle le préférerait à son art.

– Monsieur Rajilev est là, madame, vint annoncer une des servantes.

– Qu'il entre !

De nouveau, couchée sur l'amas de fourrures, Christine éloigna ses lévriers et tendit la main au visiteur.

– Je m'ennuie, Loris.

Très respectueusement, l'homme, un grand et maigre vieillard à favoris<sup>1</sup> grisâtres, parla de la répétition quotidienne.

1. Touffes de barbe qui encadrent les joues.

– Non, je ne chanterai pas aujourd'hui, et je ne chanterai peut-être plus jamais, déclara Christine qui allumait une cigarette.

– Par les Saintes-Images ! C'est impossible ! fit l'accompagnateur habituel de la diva.

– Loris ?

– Madame ?

– Est-ce que je suis aussi jolie que les Parisiennes ?

– Bien plus belle ! Et le Tout-Paris est unanime à célébrer votre talent et votre beauté !... Vous avez lu les journaux ?

– Je m'en moque !

– Les illustrés donnent votre portrait, et je vous signale un article du *Rabelais*.

– Ça m'est égal !

– Il faut vous distraire, madame ; il faut travailler. Allons, donnez-moi la joie de vous entendre.

– Pas encore, mon bon Rajilev.

Ils évoquèrent leur pays, les steppes immenses, les fleuves, les merveilles du Kremlin, et comme au souvenir des choses lointaines et bénies, le calme renaissait sur le visage de la jeune Russe, on entendit vibrer le timbre de l'antichambre.

Christine écouta et ne put réprimer l'effet d'une désillusion.

– Madame, dit la camériste<sup>1</sup> en entrant, il y a là un monsieur qui insiste pour voir Madame. Voici sa carte.

La Stradowska lut sur le bristol : « César Houdrequin, rédacteur au *Rabelais*. »

– Je ne connais pas ce monsieur ; je ne reçois pas. Sais-tu ce qu'il veut ?

– Il a parlé d'une interview.

– Les interviews, j'en ai assez !

Mais la diva réfléchit, et animée de cette idée qu'à force d'éclat, elle arriverait à reconquérir son amant, elle pria Loris Rajilev de passer dans un salon voisin et reçut le journaliste.

César Houdrequin, jeune gommeux<sup>2</sup> à monocle, tête brune et frisée, avec un nez en lame de sabre et une barbiche de chasseur à pied, s'inclinait en homme du monde.

1. Dame d'honneur d'une personne de haut rang, ou servant à la cour.

2. Le gommeux est le personnage type du jeune élégant du XIX<sup>e</sup> siècle désœuvré et vaniteux.

- Madame, je vous apporte d’abord les compliments du *Rabelais*.
- Votre journal, monsieur, répondit la diva, est toujours aimable, et j’en suis bien reconnaissante... Veuillez vous asseoir.
- Et pleine de bienveillance, elle offrit une cigarette orientale à l’interviewer, qui commença, entre deux bouffées :
- Chère madame, on a déjà beaucoup écrit sur vous, sur votre talent, sur vos charmes, sur votre génie d’artiste ; on sait les propositions qui vous sont faites chaque jour par les plus grands imprésarios de l’Amérique ; on n’ignore pas votre refus hautain d’aller chanter en Allemagne : vous Russe, vous vous êtes montrée plus française que bien des Français. Mais, ce n’est pas là le motif de notre interview. Aujourd’hui, le public a des exigences considérables, et je dirais que le *Rabelais* peut les satisfaire, si ma modestie n’y était intéressée. Un journal bien informé doit à ses lecteurs... presque des indiscretions. Pardonnez-moi donc, madame, et daignez me répondre. Est-il vrai qu’un des grands-ducs de Russie a déjeuné chez vous, ce matin, et que...
- La Stradowska l’interrompit vivement :
- Je n’ai reçu la visite d’aucun duc, monsieur, et je ne comprends pas votre interrogation tout au moins bizarre. Je vis ici comme il me plaît, et mon existence privée ne regarde personne.
- Ah ! madame, ne vous fâchez pas ! Je vous le répète, et vous le savez, le *Rabelais* est obligé par ses lecteurs...
- Tant pis pour vos lecteurs !
- Mais la visite d’un grand-duc n’a rien de blessant, au contraire, et votre célébrité va y gagner.
- Assez, monsieur.
- Houdrequin murmura des paroles courtoises. Oh ! il n’entendait pas abuser ! Il soumettrait à Christine son interview, avant de la livrer au journal. Vraiment, il n’y serait point glissé de choses galantes, et le public verrait là un simple hommage rendu par une impériale altesse à une illustre compatriote.
- Vous m’ennuyez, monsieur ! Je n’ai jamais eu de relations avec les grands-ducs.
- Même... platoniques ?
- Même platoniques.
- Et le prince de Galles ?
- Eh bien, quoi, le prince de Galles ?

- Est-ce que vous n’avez pas soupé vendredi avec Son Altesse au Pavillon Chinois ?
- Jamais de la vie !
- Alors, le directeur du *Rabelais* va me flanquer à la porte.
- Et pourquoi ça ?
- Parce que, sur le ragot d’un confrère, je lui ai promis des révélations russes et anglaises.
- Votre confrère s’est amusé de vous !
- Et il me le payera ! Au revoir, madame.
- Adieu, monsieur.
- Demeurée seule, Christine appela Rajilev et furieuse de la visite du reporter, se détendit les nerfs, aux accords du piano, avec des roulades<sup>1</sup>.

\*

- Vers les quatre heures, un landau, attelé d’une magnifique paire d’orlovs<sup>2</sup>, s’arrêta devant l’hôtel de la villa Saïd, et le capitaine de Pontaillac en descendit.
- Ah ! te voilà enfin ! gémit la Stradowska, toute éplorée entre les bras de Raymond.
- Ils restèrent un moment serrés l’un contre l’autre. L’officier inventait des excuses, mais Christine lui ferma la bouche d’un baiser.
- Ne mens pas !... Tu ne m’aimes plus... Tu aimes une autre femme ?...
- Je te jure...
- Ne mens pas !
- Le souvenir de la marquise de Montreu lui brûlait le cœur et les lèvres, mais elle se sentit le courage de se dominer, prête à tous les pardons, à toutes les grandeurs.
- Aime-moi un peu !
- Je t’adore !
- Cette fin de journée, ils la passèrent au Bois, dans la voiture du comte, et le soir, après un souper en tête-à-tête, Raymond voulut bien faire à Christine l’aumône d’un semblant d’amour.

<sup>1</sup> Formule d’ornementation musicale consistant en une suite de notes montante ou descendante destinée à relier deux notes disjointes de la mélodie.

<sup>2</sup> Diamants.

Qu'ils la connaissent mal ceux qui la soupçonnaient de trahir son amant, son idole !

– Veux-tu, chéri, que je quitte le théâtre ?

– À quoi bon !

– Je n'aime que toi...

– Et la gloire, ô Christine ?

– La gloire, le bonheur, c'est toi, toi, rien que toi !

Elle l'entourait de ses beaux bras, le chauffait de toute l'ardente chaleur de sa jeunesse, et lui, l'esprit en déroute, rêvait de la grande dame.

– Laisse-moi...

– Raymond ?

– Tu m'agaces !

– Mon bien-aimé ?

– Tu m'embêtes ! J'ai besoin de ma piqûre.

– La morphine te tue !

– Elle me fait vivre.

– Demain, Raymond...

– Non... Vite, ma Pravaz !

\*

Au matin, de retour chez lui, le capitaine trouva un billet aimable du marquis de Montreu et un petit paquet renfermant une de ses Pravaz si gracieusement offerte au docteur Aubertot pour l'usage de la marquise Blanche.

Le billet disait :

*Mon vieux Pontaillac,*

*Grâce à la morphine, ma chère femme a vu disparaître sa névralgie rebelle. Nous te proclamons le premier médecin de France, et te fêterons, si tu veux bien, lundi soir, sept heures.*

*Il y aura des perdreaux, des bécassines et un lièvre du Limousin, une chasse superbe de bon papa La Croze.*

*Ton ami,*

*Olivier*

Raymond vint dîner à l'hôtel du boulevard Malesherbes, et il n'osa point encore affirmer la passion qui le dévorait.

Les jours, les semaines s'égrenaient, pareils.

En février, en mars, en avril, la marquise de Montreu souffrit de ses crises névralgiques. On rappela le professeur Aubertot, mais celui-ci, malgré les prières de sa cliente, s'opposa à de nouvelles piqûres de morphine. Il signalait le danger, et à l'insu du docteur et du mari, Blanche acheta une Pravaz et se fit délivrer des ordonnances par un autre médecin.

Secrètement, elle recourait aux injections hypodermiques ; elle en arriva à faire fabriquer des seringues d'argent, de vermeil et d'or, gravées de son chiffre et incrustées de pierres précieuses.

## IV

– Monsieur le docteur Aubertot ?

– Veuillez entrer là, madame, répondit à la visiteuse un domestique en habit noir et cravate blanche, droit et rigide, solennel.

Et il ouvrit à l'horizontale Luce Molday la porte d'un grand salon où quelques personnes étaient assises, les unes près de la table et feuilletant des livres et des albums, les autres, isolées en de vastes fauteuils, sous les ombres crépusculaires.

La consultation allait bientôt finir, mais le timbre du vestibule retentit encore, et parut un jeune homme, un habitué.

– Il est bien tard, monsieur Lagneau, observa le valet de chambre.

– Je tiens à passer, Baptiste.

Déjà, le monsieur avait glissé une pièce de deux francs au larbin ; celui-ci le fit pénétrer dans un petit salon, et comme le docteur reconduisait une dame, le tour de Lagneau arriva tout de suite, malgré les longues heures d'attente des autres clients.

– Je vous salue, monsieur le professeur.

– Asseyez-vous, monsieur Lagneau.

Aux clartés des lampes, Aubertot examina son malade, lui tâta le pouls, recommanda la continuation de la précédente ordonnance : bromure de potassium, bains électriques, et termina en ces termes :

– Pas de fatigue, pas d'émotion... et revenez dans huit jours.

Lagneau posa deux louis sur la table et sortit.

Des dames, des messieurs, tous affligés de maladies nerveuses, entrèrent et disparurent avec la même rapidité, lestés d'ordonnances presque pareilles.

Luce Molday, en robe de drap gris rat, manches de peluche, avec un gilet rayé de lacet blanc et or, toque en passementerie<sup>1</sup> dorée, torsade de voile blanc et panache aigrette gris rat, les menottes gantées et chaudes dans un manchon à la dernière mode, un oiseau ailes déployées – Luce baissait les yeux. Elle se recueillait, domptée par le luxe sévère de la grande salle dont les huit fenêtres donnaient sur l'avenue de l'Opéra<sup>2</sup> ; elle imitait les attitudes graves des autres personnes et n'imaginait guère que Baptiste, en ce lieu de science, échangeait des faveurs contre des pièces de quarante sous.

On remuait des chaises à travers les salons voisins, et quelqu'un dit :

– Ce soir, il y a bal chez le docteur.

Restaient au salon Luce, deux messieurs et trois dames.

Baptiste les informa que la consultation était terminée et leur remit des numéros d'ordre pour la prochaine du grand médecin des névroses.

– C'est assommant ! Je suis très malade, murmura l'horizontale qui sortait la dernière.

Elle tira de sa bourse en filigrane d'or une pièce de cinq francs.

– Est-ce qu'on pourrait passer avec ça ?

– Venez vite, madame, fit le valet, en empochant le métal.

Comme tous ses illustres confrères, le docteur Aubertot ignorait les bonnes aubaines du domestique, ou bien il fermait les yeux.

– Vous ne recevrez plus personne aujourd'hui, ordonna le médecin à Baptiste.

Et indiquant un siège à sa nouvelle et agréable cliente :

– Je vous écoute, madame.

– Figurez-vous, monsieur le docteur, que depuis un mois je prends de la morphine en injections.

– Et pourquoi prenez-vous de la morphine ?

– D'abord, je me suis piquée, histoire de m'amuser, et ensuite...

– Parce que vous aviez besoin des piqûres ?

– Oui, monsieur.

1. Ouvrage en fil (en général d'or ou de soie) servant à orner les vêtements.

2. Voie des premier et deuxième arrondissements de Paris, un des projets du Second Empire, lié à la création de l'Opéra Garnier.

Étienne Aubertot, en redingote noire ornée de la rosette de la Légion d'honneur, appuya sur son poing sa belle tête pensive :

– C'est un médecin qui vous a conseillé des injections de morphine ?

– Non, monsieur le docteur, c'est un capitaine.

– De quoi se mêle-t-il celui-là ?

– Un capitaine de cuirassiers, un de mes bons amis, le comte de Pontaillac.

– Le malheureux !

– J'ai acheté la petite seringue et les solutions chez un pharmacien de la rue de Gomorrhe<sup>1</sup>, un nommé Hornuch.

– Et le pharmacien vous livre à volonté de la morphine ?

– Dame ! en payant.

– Depuis combien de jours avez-vous cessé les injections ?

– Depuis trois jours.

– Et vous éprouvez ?

– Un abattement et l'envie de me piquer encore. C'était délicieux, mais je crois que ça ne me réussit pas.

– J'en suis sûr, moi. Voulez-vous guérir ?

– Oh ! oui !

– Eh bien, plus de morphine. Car, chez vous, la suppression radicale n'offre aucun danger : vous n'êtes pas encore une morphinomane ; vous êtes tout au plus une morphinisée, et il va dépendre de vous, de vous seule, de retrouver l'énergie et la santé.

– Merci, monsieur le docteur. Je vous dois ?

– Vingt francs, madame.

Le soir, de nombreux équipages stationnaient devant la maison du docteur.

Par l'escalier de marbre blanc, les habits noirs et les robes de bal affluaient au premier étage, et tout un monde d'illustrations parisiennes, de savants, de clubmen, d'officiers, d'écrivains et d'artistes, s'en venaient saluer Monsieur et Madame Aubertot, lui très aimable, elle très gracieuse dans sa robe lilas, avec son profil de médaille grecque et ses cheveux poudrés à la maréchale.

1. Rue inventée par Dubut de Laforest, du nom d'une des deux villes qui, dans *la Genèse*, fut détruite au temps d'Abraham par une « pluie de feu » venant de Dieu en raison des mauvaises mœurs qui y régnaient.

Trois salons en enfilade resplendissaient de lumières ; un buffet était dressé dans la salle à manger, et là-bas, tout au fond, à gauche du cabinet du docteur, on apercevait un dôme de cristal protégeant le jardin d'hiver.

Dans le salon du milieu, contre la muraille, s'élevait une estrade où déjà Coquelin cadet<sup>1</sup> disait le monologue du *Cheval*. Sur des rangées de chaises, les dames assises maniaient leurs éventails de dentelles ou de plumes ; les feux du lustre avivaient leurs épaules nues, les pierres de leurs colliers et de leurs bracelets, les étoffes des robes éclatantes, les diamants des oreilles et des chevelures, et derrière elles, la ligne sombre des habits noirs, çà et là égayée de quelques uniformes, se massait, pleine d'un houhou<sup>2</sup> flatteur.

En un groupe, Monsieur Arnould-Castellier, le major Lapouge, Jean de Fayolle et Léon Darcy, les camarades de Pontailiac ; au premier rang des dames, la marquise Blanche de Montreu et son amie, la doctoresse Geneviève Saint-Phar, une maigre brune, point jolie, mais rayonnante d'intelligence ; à droite et debout : le capitaine de Pontailiac, le marquis de Montreu ; à gauche, César Houdrequin, du *Rabelais*, interviewant le professeur Émile Pascal sur la lymphé du docteur Koch<sup>3</sup>.

On applaudit le monologue ; on écouta diverses chansons d'artistes de l'Opéra-Comique et des Bouffes<sup>4</sup>, une poésie d'Alfred de Musset<sup>5</sup> par Sarah Bernhardt<sup>6</sup>, un solo de violoncelle par Mademoiselle Galitzin, et vers onze heures, on vit paraître la Stradowska, en robe de satin blanc, longuement gantée de noir, les épaules nues, et sans autre parure qu'un collier de saphirs.

1. Alexandre Honoré Ernest Coquelin (1848-1909), dit Coquelin cadet pour le distinguer de son frère Constant, dit Coquelin aîné, est un acteur français, spécialiste du monologue, auteur de *l'Art de dire le monologue* (1884).

2. Manifestation d'approbation du public.

3. Robert Koch (1843-1910), médecin allemand, a consacré une grande partie de sa vie à l'étude des micro-organismes. Il a découvert le « bacille de Koch », responsable de la tuberculose. Il met au point la tuberculine, appelée « lymphé de Koch » utilisée aujourd'hui dans les test cutanés diagnostiques.

4. Les Bouffes Parisiens et l'Opéra Comique sont deux salles de spectacle parisiennes.

5. Poète et écrivain français (1810-1857)

6. Comédienne française (1844-1923), surnommée « la voie d'or » ou « la divine ».

Au piano, Loris Rajilev préluda, et la voix de Christine s'étendit, emplissant la salle de ses vibrations d'une grande tendresse ou d'une extrême puissance. Elle chantait un hymne russe, et dans la chaleur lyrique, à l'écho lointain de la Patrie, l'artiste avait des trémoussements, des voluptés radieuses qui semblaient l'enlever toute.

La Stradowska dominait la foule attentive, et apaisant pour un seul homme le feu de son regard d'aigle, elle implorait un sourire de l'être adoré. Mais Raymond avait vu s'éloigner Blanche de Montreu, et tandis que Christine vocalisait encore, il suivait la dame, malgré lui.

Jean de Fayolle, Léon Darcy, le major Lapouge et Arnould-Castellier l'arrêtèrent au passage :

– Un vrai succès !

– Admirable, la Stradowska !

– On se ferait hacher !

– Vous devez être fier, mon gaillard !

– Eh bien, répondit Pontailiac en se dégageant, prenez-la et laissez-moi tranquille !

Il passa, et les autres dirent :

– La morphine l'énerve !

– Elle l'empoisonne !

– Elle le rend fou !

– Elle le tue !

– Un si bon garçon !... Quel dommage !

Le directeur de la *Revue militaire* conclut :

– Cet animal-là est un apologiste. Ne s'est-il pas avisé, un soir, de me piquer pour une rage de dents ?... J'ai eu mal au cœur – et ça me dégoûte, la morphine !

Sous le brouhaha des applaudissements, Madame Aubertot et son mari obtinrent de la diva un chant français, et tout le monde fit silence. On ne remarqua pas la disparition de Madame de Montreu et du comte de Pontailiac.

Blanche s'était dirigée vers le « *buen retiro* »<sup>1</sup> des dames ; mais trouvant la porte close, elle arriva dans le petit jardin d'hiver où des feuillages grimpaient le long d'un treillis d'or. En ce lieu charmant, elle fut ravie de ne rencontrer personne. Tout près d'elle, une grotte que fleurissaient

1. Espagnol, littéralement « bon retrait » : toilettes.

des mimosas et qu'entouraient des plantes géantes attira son attention. Justement, une torchère<sup>1</sup> de cuivre à dix becs électriques laissait la grotte dans une ombre relative, et les bruits harmonieux du salon faisaient évanouir la crainte des dangers.

Alors, derrière les verdure, Blanche leva brusquement ses jupes, et au milieu des trésors de luxe intime, en rabattant son bas de soie gris-perle, découvrit un mollet de chair rose. Pour garnir la Pravaz, elle fit tourner le chaton de diamant d'un de ses bracelets, dévissa un minuscule flacon, y plongea l'aiguille – et sans hésiter, meurtrit une fois encore sa jambe de marquise.

Une ombre s'interposa entre elle et la lumière, et Madame de Montreu vit debout devant elle Raymond de Pontaillac qui la regardait. Indignée, blessée dans sa pudeur de femme, elle se dressa pâle et si hautaine que l'officier en tressaillit.

– Monsieur, de quel droit m'avez-vous espionnée ?... C'est le fait d'un...

Mais l'insulte expira sur ses lèvres.

– Madame, dit Raymond, je vous ai vu sortir ; vous paraissiez souffrante...

– Eh ! que vous importe, monsieur !

Il lui saisit les mains, l'effleura d'un baiser :

– Blanche, Blanche, je vous aime...

Éperdue, la marquise voulait fuir, et sous l'ardeur du poison, une force mystérieuse la retenait là, et de violents désirs lui montaient au cerveau. L'éclair de ses yeux se mêlait à la flambée du regard de l'homme, et il y avait en elle deux créatures : la chaste épouse, mère immaculée, et l'autre, la nouvelle, une morphinomane dont le corps frémissait d'amour.

– Monsieur... Monsieur...

– Blanche, je vous aime... Blanche, depuis votre mariage, depuis votre refus de m'épouser, je lutte contre ma passion... Où sommes-nous ?... Je l'ignore... Je ne vois que tes yeux !

Raymond l'entraînait, et elle jetait autour d'elle ces regards douloureux du voyageur qu'enchanter et terrifie l'abîme.

<sup>1</sup>. Grand chandelier, candélabre porté sur une tige ou une applique dans lequel on mettait de gros flambeaux de cire.

Enfin, reconquise, elle arrêta l'homme et sa disparition éveilla le morphinomane à la réalité.

Maintenant, on dansait partout, et le marquis Olivier interrogeait doucement sa femme :

– Tu es souffrante ?

– J'ai un peu de migraine.

– Partons ?

– Non... pas encore... Je veux danser...

Les valseurs tourbillonnaient, au son d'un orchestre roumain ; la Stradowska acceptait le bras de Léon Darcy, en étudiant la marquise ; Jean de Fayolle invita Blanche.

Madame de Montreu se leva, et dès les premières mesures, sentit le parquet flotter sous elle.

– Qu'avez-vous, madame ?

– Rien, monsieur... Ne me serrez pas trop, je vous prie ?

Des groupes valsaient, légers. Blanche, les yeux grands ouverts, trébucha, et Fayolle crut qu'elle allait défaillir.

– Vous me serrez trop, monsieur ! reprit-elle, irritée.

– Marquise, je...

– Votre main est dure comme une main de fer...

Sur un ordre impérieux, le cavalier dut abandonner la main et la taille – et Blanche tomba à la renverse, entre les bras de son mari qui accourait.

Au milieu du tumulte des invités et des domestiques, le marquis Olivier, aidé de Madame Aubertot, de Jean de Fayolle et du major Lapouge, transporta sa femme dans le cabinet du docteur.

Pendant quarante minutes, Madame de Montreu resta sans notion exacte de ce qui se passait autour d'elle : des gens circulaient, blancs et noirs, autant de rouges fantômes. La malade, étendue sur un divan, ne pouvait dire un mot, ni faire un geste.

Déjà, la plupart des invités venaient de se retirer, et demeuraient seulement près de son amie de pension, la doctoresse Geneviève Saint-Phar, le major Lapouge, les docteurs Aubertot et Pascal, l'un et l'autre professeurs à la Faculté de Paris.

Les quatre médecins examinèrent les différentes fonctions : le cœur très lent battait cinquante ; les mouvements respiratoires descendaient bien au-dessous de la normale. Des soubresauts agitaient le corps.

Monsieur Émile Pascal, un homme de haute taille, vert encore, aux moustaches épaisses et grisâtres, rajusta son lorgnon et dit à Olivier :

– Est-ce la première fois que Madame éprouve de ces troubles nerveux ?

– Oui, docteur, la première fois.

– Habituellement, ces sortes de spasmes ne persistent pas.

Et s'adressant à son collègue Aubertot :

– N'êtes-vous pas frappé, comme moi, de la dilatation des pupilles ?

– Sans doute.

Bien que médecin des Montreu, Aubertot voulut s'effacer devant son illustre confrère, et celui-ci demanda au gentilhomme :

– Qu'a-t-elle mangé ce soir ?

– Aucun plat que je n'aie goûté moi-même.

– Voyons les bras, les jambes, continua Pascal, en priant Madame Aubertot d'emmener le marquis.

Il aperçut aux cuisses et aux mollets de nombreuses piqûres, et déclara :

– Nous sommes en présence d'une intoxication aiguë, d'un empoisonnement grave par la morphine.

– Je m'en doutais ! affirma le major.

Et il gronda en lui-même :

– Il y a du Pontaillac là-dessous !

– Je dois avouer, dit Aubertot, qu'en décembre dernier, j'ai fait une piqûre à Madame de Montreu, mais une seule piqûre destinée à combattre des douleurs névralgiques. Tout récemment, la marquise, pour les mêmes causes, sollicita de moi de nouvelles piqûres ; j'ai craint l'accoutumance, et j'ai refusé.

– D'autres médecins auront été moins scrupuleux, hasarda la doctoresse.

– Ce n'est pas le moment d'agiter cette question, reprit Pascal. Il faut déshabiller la malade.

On n'avait ni le temps, ni le loisir de placer le thermomètre dans l'aisselle ; la femme nue demeurait en résolution complète ; la sensibilité sensitivo-sensorielle était abolie ; le réflexe patellaire<sup>1</sup>, le réflexe plantaire<sup>2</sup> n'existaient plus, et une épingle, enfoncée à travers la peau, ne provoqua aucune réaction.

1. Réflexe des genoux.

2. De la plante des pieds.

Les docteurs se trouvaient devant un état caractérisé par le coma et le collapsus<sup>1</sup>. Il y eut chez la malade des efforts de vomissements, et les mouvements respiratoires descendirent à dix par minute. D'autres particularités intéressantes se montrèrent du côté de la pupille et de la cornée, et il s'y joignit une abolition absolue du réflexe pupillaire ; l'ouverture et l'occlusion alternative des paupières ne faisaient point mouvoir l'iris excité, et l'approche d'une bougie ne lui permit pas de réagir davantage.

Enfin, sous l'influence du tannin et surtout du café à haute dose, la respiration commença à devenir plus ample ; les battements du cœur devinrent également peu à peu plus nets et plus accélérés, et avec des frictions et des massages, la température remonta.

Tout danger était conjuré.

Madame de Montreu, n'acceptant pas les offres gracieuses de Madame Aubertot, voulut s'en retourner chez elle. Des femmes l'aiderent à se vêtir, pendant que les quatre médecins rejoignaient, au jardin d'hiver, le marquis Olivier.

Une discussion s'éleva entre le major, les professeurs et la doctoresse.

Fallait-il, en présence de ce cas d'intoxication chronique par la morphine, employer la suppression brusque ?

Pascal, Aubertot et Mademoiselle Saint-Phar tenaient pour la méthode des docteurs Ball, Zambacco, Lancereaux, etc., qui consiste dans la diminution progressive des injections ; le chirurgien militaire, quoique bon Français, se déclarait partisan de la suppression immédiate et radicale, dont le docteur allemand Levinstein<sup>2</sup> est l'apôtre.

– Mais, ma femme ne prend pas de morphine ! clamait Olivier.

– Elle en prend, elle se cache de vous, répondit Pascal.

Mademoiselle Saint-Phar ajouta :

– Tous les morphinomanes, les dames surtout, savent dissimuler.

Devant l'autorité des professeurs, Lapouge s'inclina, et les médecins adoptèrent la méthode Erlenmeyer<sup>3</sup>, progressive décroissante, dont ils expliquaient la marche, en exhortant le mari à surveiller sa femme.

1. Chute subite des forces avec un ralentissement des fonctions vitales due à une diminution de l'excitabilité cérébrale.

2. Médecin allemand qui décrit pour la première fois en 1877 la notion de manie issue de la psychiatrie alors naissante, que l'on appellera plus tard toxicomanie.

3. Du nom d'Emil Erlenmeyer (1825-1909), chimiste allemand, inventeur de la fiole conique qui porte son nom.

Blanche, prise de peur, écouta les conseils de Mademoiselle Saint-Phar ; elle lui fit l'aveu de sa passion morphinique ; elle lui montra le bracelet renfermant la liqueur, jura de suivre les ordres des médecins et d'obéir à l'époux aimé.

\*

À quelques jours de là, Monsieur et Madame de Montreu partirent pour le château des Tuilières – et Raymond de Pontailac endormit son chagrin d'amour.

V

C'était le printemps, et tout verdoyait dans la vallée de Saint-Martin-l'Église que domine le château des Tuilières.

Monsieur et Madame de La Croze, le père et la mère de Blanche de Montreu, y vivent, bénis des pauvres, aimés et respectés de leurs domestiques, de leurs métayers et de leurs voisins.

Si le vieux castel des ancêtres a été remplacé par une habitation moderne, si l'herbe pousse au-dessus des anciens fossés et si là-bas, une tour démantelée évoque l'histoire, les descendants n'ont rien perdu de la valeur des aïeux, et ils ont même gagné en charité sociale.

La façade du château donne sur une cour d'honneur, au milieu de laquelle s'épanouit un marronnier célèbre ; à droite, les écuries et les remises, puis, les jardins, le parc, et vers la gauche, un vaste étang qui baigne les murailles.

De la terrasse resplendissante de fleurs, on aperçoit les vingt domaines de la propriété, les maisons blanches, les prairies, les taillis ajourés, les masses profondes, le château des Ormes, la demeure seigneuriale de Pontailac, et plus bas encore, le village de Saint-Martin-l'Église et son clocher pointu aux tuiles rouges.

Un ruisseau vagabonde, le long des prés, et en haut du chemin, çà et là, dans les landes immenses, des blocs grisâtres, des dolmen, des tumuli, intéressent les membres des sociétés savantes, comme l'ameublement du château aurait pu intéresser et passionner un antiquaire : tapisseries anciennes, vieux bahuts aux fantastiques sculptures, grands lits à baldaquins avec leurs rideaux d'indienne à personnages, faïences limousines, horloges, et le billard lui-même aux primitifs filets en guise

de blouses, toutes ces choses avaient leur histoire et témoignaient du respect et des soins de la noble famille.

Oui, tout est joie par ce soleil ; les oiseaux chantent l'éternité de la création ; une brise chargée du parfum des thym et des lavandes court sur la terre et s'en va rider les eaux de l'étang des Falettes, où dorment les fleurs nageuses ; tout est joie ! Mais, à la saison hivernale, lorsque, sous un ciel gris, les arbres dépouillés gémissent au vent et que les loups viennent hurler jusque dans le parc, il faut bénir sa terre natale ou rechercher les vives émotions, pour ne pas désertier. Et les beaux-parents du marquis ne désertent pas, et regimbent<sup>1</sup> aux hivers mondains, tant vantés par leur gendre et leur fille.

Au château des Tuilières, pendant le séjour des Montreu, on reçoit les châtelains du voisinage, et notamment Pontailiac, lors des congés de l'officier ; mais l'intimité habituelle des La Croze est restreinte à l'abbé Boussarie, curé de Saint-Martin-l'Église, et aux Gouilléras – Monsieur Adolphe Gouilléras, riche propriétaire et grand marchand de bois, ayant épousé Mathilde de Chastenet, la cousine pauvre de Blanche.

\*

Ce jour-là, après déjeuner, le marquis Olivier, sa femme et leur fille Jeanne, se promenaient dans les jardins avec les La Croze.

L'enfant marchait entre le parrain Pierre, un beau vieillard à la barbe de neige, et la marraine Amélie, une douce vieille en papillotes grises.

Pour juger les La Croze, ne suffisait-il pas de rappeler la guerre de 70<sup>2</sup>, les batailles où le gentilhomme commandait une compagnie de mobiles, tandis que la dame des Tuilières distribuait du pain aux humbles femmes des paysans-soldats ?

1. Se montrent récalcitrants, résistent.

2. La guerre franco-allemande de 70 (29 juillet 1870 - 28 janvier 1871) oppose le Second Empire français aux royaumes allemands unis derrière la Prusse. Sa défaite provoque la chute de l'Empire Français. Le traité de paix conclu à Versailles le 26 février entraîne la restitution des pays annexés par Louis XIV en 1681 (les quatre anciens départements de l'Alsace-Moselle) qui constitueront jusqu'en 1919 la province allemande d'Alsace-Lorraine.

Conseiller général du canton, lieutenant de l'ouvetier<sup>1</sup> de l'arrondissement, Monsieur de La Croze aurait voulu céder la première place à Olivier. Le gendre ne s'en souciait guère : il aimait mieux sa femme – et Paris.

Dès l'arrivée aux Tuilières, Monsieur de Montreu avait imposé – il le croyait, du moins – la diminution morphinique progressive. Les premiers jours, Blanche se révolta, dévoilant les artifices d'eau intercalaire, d'éther sulfurique, de chloroforme ou d'alcool. Il lui fallait de la morphine, et rien que de la morphine ! Elle pleurait, se lamentait, injurait, menaçait, puis elle se calma, parut renoncer au stupéfiant et à toutes les substitutions graduées, bien avant l'heure fixée par les médecins.

Madame se prétendait sevrée, absolument guérie ; elle parlait avec dégoût de son ancienne et ridicule passion ; elle jouait du piano, pinçait de la harpe, chantait, riait, montait à cheval – et le marquis écrivait des lettres enthousiastes au docteur Aubertot. Celui-ci répondait : « Très bien ! Mais, prenez garde ! Veillez toujours ! »

Et il lui signalait des cas étranges de dissimulation chez les morphinomanes.

Dans l'allée de tilleuls, Monsieur de La Croze et le marquis allumaient leurs cigares ; Blanche, maman jalouse, enleva la petite Jeanne des bras de grand'mère, et la couvrit de fous baisers.

– Tu lui fais du mal, cria Madame Amélie. Regarde : elle pleure !

Jeanne dit, en versant des larmes :

– Méchante petite mère !

La marquise éclata en sanglots, et se mit à marcher très vite. Olivier demanda, inquiet :

– Blanche, où vas-tu ?

– Je rentre dans ma chambre ; j'ai besoin de pleurer.

Elle courait si fort que les La Croze et le marquis eurent peur et s'élançèrent.

– Mais, laissez-moi donc ! Vous m'ennuyez !

Sur son chemin, elle rencontra la vieille Catherine qui voulut l'arrêter :

– Madame ?...

– Laisse-moi !... Laisse-moi !...

1. Titre de celui qui est chargé d'organiser la chasse au loup et à d'autres animaux considérés comme nuisibles.

Devant ce spectacle, Monsieur de Montreu fut saisi d'une angoisse...  
Est-ce que la terrible passion renaîtrait ?

Et bravant la consigne, il frappa à la porte de madame.

Blanche vint ouvrir :

– Je vais mieux.

Il parla timidement de la morphine, et sa femme lui sauta au cou, toute joyeuse :

– De la morphine ?... oh ! non, Olivier !... Tu crois donc que je veux mourir ?... J'ai trop souffert, va... N'avons-nous pas brisé toutes les sinistres Pravaz ?

La jeune femme, entièrement calmée, avait repris sa gaieté.

\*

Chaque jour, la marquise allait faire ses dévotions dans une petite chapelle située à l'extrémité des jardins, au milieu d'un fouillis de verdure.

Par la porte grillée, on voyait sur l'autel une vierge de marbre blanc, des chandeliers d'or et des vases aux fleurs nouvelles ; quatre prie-Dieu de velours s'alignaient, entre les deux fenêtres ogivales, dont le sombre et artistique vitrail flambait, à la lueur d'une lampe d'église.

Un matin, le marquis et la petite Jeanne accompagnèrent madame jusqu'à la chapelle. La maman et la fillette s'étaient agenouillées, et Olivier, debout, remarqua les yeux de Blanche qui, depuis quelques minutes, exploraient le tapis, en une recherche infructueuse.

Madame de Montreu s'absorbait dans la prière. Olivier emmena l'enfant, heureux de la voir sauter et rire. À un moment, Jeanne se baissa pour cueillir des violettes.

– Oh ! papa, vois donc le joli bijou !

Ses doigts faisaient miroiter au soleil une Pravaz d'or.

Le marquis saisit l'objet, vivement :

– Jeanne, il ne faut pas dire à ta mère que tu as trouvé cela !

– Pourquoi ?

– Parce que tu me ferais beaucoup, beaucoup de peine.

– Mais, je ne veux pas que tu aies du chagrin, petit père... Chut !... Voici maman !...

Blanche venait à eux, le regard fouillant les herbes, les ronces, et tout son visage disait une inquiétude profonde.

Olivier crut généreux et prudent de ne risquer aucune allusion.

Dans la journée, le mari et la femme se rendirent à Saint-Martin-l'Église, chez leurs parents, les Gouilléras, et Monsieur de Montreu laissant Madame auprès de la cousine Mathilde, se dirigea vers la pharmacie.

Près de la porte, Monsieur Teissier, le pharmacien, un noiraud<sup>1</sup> réjouit, grillait une cigarette.

– Monsieur, fit Olivier, je vous serais obligé de m'accorder quelques minutes.

– Volontiers, monsieur le marquis.

Ils s'assirent en un petit salon, derrière l'officine.

Le gentilhomme exposa :

– Le Docteur Vaussanges est en courses ; j'attends son retour pour l'interroger, si cela est utile, ce que je ne crois pas. Lui-même m'a affirmé depuis longtemps que Madame de Montreu n'avait plus besoin de morphine ; d'un autre côté, je suis sûr que ma femme n'a reçu aucun envoi de Paris. C'est donc vous, monsieur, qui, sans ordonnance, délivrez de la morphine à Madame de Montreu.

– Accusation injuste, monsieur le marquis ! Je n'ai jamais délivré de morphine que sur ordonnance.

– Votre parole d'honneur ?

– Ma parole d'honneur ! Et je veux me justifier.

– Inutile !

– Si, j'y tiens.

Il courut à l'officine et revint, portant un livre et un flacon.

– Monsieur le marquis, on consomme très peu de morphine, dans notre « localité ». J'en ai reçu de Paris cinquante grammes, et, lors du traitement suivi par Madame la marquise, sur diverses ordonnances du Docteur Vaussanges, il en a été enlevé cinq grammes, puis deux grammes, ordonnance d'un autre médecin, Monsieur Thavet, de Labrousse. Il doit m'en rester quarante-trois grammes. Nous allons voir !

Teissier plaça le flacon sur une balance, fit un calcul mental, et s'écria :

– Quatorze grammes seulement !... Nom de Dieu ! on m'a volé !

Aussitôt il appela : « Victor ! Victor ! »

1. Qui a les cheveux noirs et le teint brun.

Un tout jeune homme aux cheveux rouges qui, dans le laboratoire, pilait du quinquina<sup>1</sup>, entra et recula, effrayé, devant les témoins de son incorrection.

– C'est toi qui as pris de la morphine, ici ? gronda le pharmacien. Ne mens pas, ou je t'étrangle !

– Oui, monsieur, c'est moi. J'ai l'argent.

– Je me moque de l'argent !... À qui l'as-tu vendue ?

– À ma tante.

– Madame Gouilléras ?

– Oui, patron. J'ai vendu en plusieurs fois, et je vais chercher l'argent là-haut.

– Gredin ! Canaille !... F...-moi le camp!

Mais, sur la prière de Monsieur de Montreu, le pharmacien se résigna à entendre les raisons de Victor.

Lui, fils de Monsieur Abel, le frère ruiné de Monsieur Adolphe Gouilléras, que serait-il devenu, sans l'assistance de l'oncle riche ? Cette assistance, il la devait surtout à la tante Mathilde, car l'oncle Adolphe ne l'aimait guère. Quoi de plus naturel que d'exprimer sa gratitude à Madame Mathilde, en lui fournissant des grammes de morphine qu'elle payait ?

– Mon seul tort, ajouta-t-il, c'est de ne pas avoir mis l'argent dans la caisse, mais on se serait aperçu de la vente, et Madame Mathilde tenait à garder le secret.

– Triple idiot ! Triple brute ! reprit le pharmacien, tu as peut-être empoisonné ta bienfaitrice !

– Non, car la morphine ne lui était pas destinée, répliqua le gentilhomme. Est-ce vrai, Victor ?

– Je n'en sais rien, monsieur le marquis.

Dès qu'il eut obtenu de Monsieur Teissier la grâce de Victor et recommandé le silence au patron et à l'élève, Monsieur de Montreu retourna chez les cousins, chez les Gouilléras. Il ne voulait pas une explication immédiate avec Blanche, en présence de Mathilde ; il craignait de se heurter aux mensonges des deux femmes.

Au moment de partir, Blanche dit à sa cousine :

– N'oublie pas !

1. Écorce amère de l'arbre de quinquina originaire du Pérou.

– Sois sans crainte. Je remettrai au facteur.

Dans la calèche, le long du chemin, Madame de Montreu souriait à l'époux. Elle demanda :

– N'est-ce pas, Olivier, que Mathilde embellit, tous les jours ?

– Ce n'est pas mon opinion. Elle est trop blonde, trop pâle, trop maigre, trop grande.

– Peut-être, mais elle est très distinguée.

– L'important, c'est qu'elle soit heureuse, et si Monsieur Gouilléras n'est pas la distinction même, il a toutes les qualités d'un brave homme.

La nuit fut calme. Au matin, sur la route, Olivier guetta le passage du facteur.

– Avez-vous quelque chose pour moi ?

– Oui, monsieur le marquis, répondit le facteur. J'ai des lettres et les journaux.

– Rien de plus ?

– Un paquet pour Madame la marquise, de la part de Madame Gouilléras.

– Donnez-moi le paquet.

Monsieur de Montreu rentra dans sa chambre, et obligé par son amour même à un rôle de surveillant conjugal si en dehors de ses habitudes et de ses goûts, le mari défit l'envoi. Il s'y trouvait deux pelotons de laine bleue, et les pelotons enroulaient une lettre, une petite bouteille et une Pravaz.

C'était un devoir de lire, et Olivier brisa le cachet :

*Ma chère Blanche,*

*À Limoges, au Sacré-Cœur, toi riche, tu partageais avec la pauvre cousine Mathilde les friandises du château des Tuilières.*

*Et, aujourd'hui, j'ai le bonheur de t'envoyer la moitié des richesses que je possède et dont tu m'as enseigné le mystérieux et souverain pouvoir.*

*Ménage la liqueur divine, car, hélas ! la source va en tarir ! Hier, en effet, mon neveu Victor m'a annoncé qu'il ne pourrait plus m'être agréable, son patron lui interdisant la vente et pour des raisons ignorées. Ces raisons, je les attribue à une visite de ton mari chez le pharmacien, visite que j'ai apprise de la bouche même de Madame Teissier.*

*Ô ma chérie, il faut veiller ! Il faut cacher ce suprême trésor ! Blanche, il n'est pas de tiroirs assez discrets, de cassettes assez fidèles, contre les yeux*

*d'un mari semblable au tien, d'un gentilhomme qui t'adore et ne voit pas que la privation est mortelle !*

*Mon mari à moi – ce bon et simple campagnard – me laisse libre, et du reste, je domine le parvenu de toute la hauteur de ma pauvre noblesse.*

*Voici une Pravaz, moins élégante que celle que tu as perdue, mais aussi généreuse. La Pravaz et la solution, continue de les mettre sous la sauvegarde de ta mignonne Jeanne : Monsieur n'ira pas les dérober ; un ange les protège !*

*Mille baisers de ta :  
Mathilde de Gouilléras,  
Née de De Chastenet*

*PS : Je rouvre ce billet. Il me vient une idée. Pourquoi n'écrirais-tu pas à notre amie Geneviève Saint-Phar ? La doctoresse nous enverrait peut-être de la morphine. Si elle refuse, j'irai à Limoges et j'obtiendrai des ordonnances d'un docteur et peut-être des solutions, directement, de Messieurs les pharmaciens.*

\*

Monsieur de Montreu cherchait le mystère de ces mots : « La Pravaz et la solution, continue de les mettre sous la sauvegarde de ta mignonne Jeanne... »

Était-ce une idée symbolique ou la claire énonciation d'un fait ?

Pendant que la servante habillait Jeanne, Olivier inspecta la couche de l'enfant et dénicha, au fond du sommier, un flacon de morphine à trois quart vidé. Il ne voulut point se donner le dégoût d'une hypocrisie nouvelle, et le soir, à l'heure du repos, il dit à Blanche :

– Malgré tes serments, tu recommences les mêmes folies, et tu t'empoisonnes avec l'horrible morphine.

– Ce n'est pas vrai !

– Blanche !

– Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! Non, ce n'est pas vrai !

Il lui présenta les deux flacons et la Pravaz :

– À quoi bon mentir ?

– Où avez-vous pris ça ?

– J'ai dû fouiller le lit de Jeanne et inspecter l'envoi de Mathilde.

– Vous avez ouvert une lettre adressée à votre femme; vous avez brisé un cachet, vous ?

– Oui, moi.

– Vous êtes un vilain !

– Mon amour...

– Taisez-vous, monsieur ! Vous devriez rougir !... Allons, rendez-moi ces objets !

– Non.

– Je le veux !

– Non.

– Monsieur, rendez-moi ça !

– Jamais !

Nerveuse, elle l'enlaçait, essayant d'arracher la Pravaz et les petits flacons ; il résistait ; elle se cramponnait à lui, mêlant des sanglots à des promesses d'amour, à d'ardentes prières, et il lui fallait beaucoup de courage pour résister.

– Olivier, la Pravaz, c'est ma vie !

– Ce serait ta mort !

Désireux de mettre un terme à la lutte douloureuse, il jeta la Pravaz et les flacons par la fenêtre ouverte, dans l'étang des Falettes.

Ils entendirent le clapotis de l'eau qui se refermait, et Blanche cria :

– Tu m'as tuée !... Tu m'as tuée !

\*

\* \*

Olivier s'agenouille devant elle, implorant le pardon du sacrifice. Elle le repousse, veut être seule.

Si elle se précipitait ? Il est là ; il observe ; ses bras tiennent les jupes. Et, penchée, à la fenêtre, Blanche regarde le ciel d'un bleu lapis<sup>1</sup> et les constellations. Elle voit les étoiles trembler sur les eaux, et parmi elles, deux plus brillantes, dont l'éclat illumine les profondeurs qui s'ouvrent. Ce sont les flacons de morphine : ils reposent en un lit de glaïeuls et de nénuphars, un écrin de gerbes vertes et de roses diamantées. Les flacons se brisent, la liqueur ruisselle, abondante, toujours

1. D'un bleu intense.

plus abondante, infinie. Et voilà que madame, au paroxysme du délire, a la vision d'une mer de morphine. Elle se souvient d'un joli spectacle de voyage – de son voyage de noces ! – et pour elle la morphine circule dans la vase, comme le Rhône, à Genève, traverse le Léman, sans confondre ses eaux.

Tout le reste est bourbeux, et seule la liqueur triomphe et rayonne lumineuse, immaculée.

Blanche entend des voix célestes qui la convient au Paradis des amours immortelles.

Elle va tomber ; elle va mourir ; il est là, il la presse contre sa poitrine :

– Blanche, mon adorée ?

– Je ne vous connais plus ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en !... Vous me faites horreur !

## VI

Le capitaine de Pontailac se trouvait dans un état physique relativement satisfaisant, et il menait encore près de la Stradowska une étrange comédie amoureuse.

En cette rude musculature, le poison entraît, glissait, et de même que la foudre brûle l'épée d'acier, sans endommager le fourreau de velours, consume les os du corps, sans entamer la chair qui les couvre – ainsi, la morphine tuait l'esprit, la résistante flamme, sans presque toucher l'enveloppe organique.

Chose remarquable, il n'y avait pour Raymond aucun élément coexistant d'un état de dégénérescence mentale héréditaire, aucune appétence morbide, aucun entraînement maladif qui fût l'acte d'une nature déjà affaiblie et incapable de résister aux sollicitations.

Dès l'origine, le cerveau était indemne de tare : au point de vue médico-légal, l'hérédité n'exerçait pas son rôle habituel de facteur étiologique<sup>1</sup>, et on ne pouvait davantage noter les phénomènes du morphinisme et de l'alcoolisme associés.

\*

Blanche disparue, le jeune officier chercha l'oubli dans les labeurs militaires et les petites noces avec ses camarades, Jean de Fayolle, Léon Darcy et Arnould-Castellier ; quant au major Lapouge, il fut dupe des repentirs du morphinomane.

1. Qui a trait à la cause, l'étiologie d'une maladie.

Mais, depuis trois semaines, en dehors des heures où le service l'appelaient au quartier, Pontaillac était invisible. On ne le rencontrait ni à l'Épatant, ni au café de la Paix, ni au foyer de l'Opéra, ni au Cirque, ni au Bois, et les lettres, les télégrammes bleus de Christine demeuraient sans réponse.

Une vie bizarre commença.

Quelquefois, chez lui, son revolver au poing, il s'arrêtait devant une glace, avec l'idée de se brûler la cervelle, et puis, régénéré par une piqûre, tout embrasé du désir de Blanche, il marchait vers un petit salon.

Il admirait un portrait en pied de Madame de Montreu, un chef-d'œuvre dont il venait de surveiller l'exécution et de dicter les moindres détails, d'après une photographie et la religion du souvenir – ainsi que l'on fait pour les images des morts.

Çà et là, partout, des choses d'elle : un éventail brisé, un soulier de bal, un corset, des gants, des bouquets; tous ces objets sans valeur, il les avait achetés à Angèle, la femme de chambre de la marquise, et le corset fleuri de dentelles exhalait encore le délicieux parfum de la dame rousse.

Le regard suppliant, il tendait les mains vers le portrait, et Blanche semblait s'animer et descendre du cadre ; il la couvrait de baisers, la dorlotait, l'emportait, la possédait toute. Et, l'hallucination finie, soudainement, il se retrouvait près d'une glace et maniant la gâchette d'un pistolet.

Or, un jour, comme tous les jours, Raymond évoquait sa bien-aimée. La porte s'ouvrit, et Christine qui entrait, s'arrêta, frappée de stupeur.

– Raymond !

– Que me voulez-vous, madame ? Que venez-vous faire ici ? Sortez !

– Tu ne m'aimes donc plus ?

– Je ne vous ai jamais aimée !

– Oh ! gémit-elle, accablée de douleur.

– Celle que j'aime, que j'adore, s'écria-t-il, en désignant le portrait de Blanche, la voici ! C'est pour cacher à tous les yeux un criminel amour que je t'ai prise ! Regarde-la !... Mon Dieu, qu'elle est belle !... Laissons nous seuls !...

De ses doigts trembleurs, il cherchait les formes merveilleuses, dans un espace géométrique indéfini, resserrait ses bras, et soupirait :

– Blanche ! Ô Blanche !... Ô femme !... Tiens ! sur tes lèvres !

Mais, tout à coup, il chancela, éveillé :

– Je suis fou, ma bonne Christine !

– Et moi, je viens te consoler ; je viens te guérir – te parler d'elle.

Il y avait tant de simplicité et d'héroïsme en cette immolation de la femme outragée que Raymond s'agenouilla devant sa maîtresse.

Elle le releva, et le baisant au front :

– Veux-tu que désormais je sois ta sœur ?

– Alors, dit-il, sans entrevoir la grandeur du sacrifice, alors, plus de jalousie ?

– Non... plus de jalousie.

– Bien vrai ?

– Bien vrai.

Et ils parlèrent de l'absente toute la journée, toute la nuit.

– Pourquoi ne demandes-tu pas un congé ? Tu irais en Limousin ; tu la verrais... là-bas.

– J'ai peur...

– Grand enfant !

Un soir, Christine conduisit Raymond à la gare d'Orléans, et la vaillante revint chez elle, pleine d'angoisses.

\*

Aux Tuilières, la marquise Blanche entrait dans la période ultime de « l'état de besoin ».

Le docteur Vaussanges, une barbe grise des plus honorables, essayait de tromper sa noble cliente :

– Madame, Je vous apporte de la morphine.

– Non, docteur, c'est de l'eau !

– De la morphine et de l'eau.

– Je n'en veux pas !

Dans l'impossibilité de se procurer des doses de stupéfiant, Madame de Montreu, qui ne recevait plus de lettres de Madame Gouilléras, s'adressa aux domestiques. Tous refusèrent obéissance à leur dame, sur l'ordre du marquis.

Rien à attendre de la doctoresse Geneviève Saint-Phar.

Affolée de haine, Blanche refusa au mari le conjugal amour ; elle évita les moindres tendresses, les moindres baisers.

Lui, dominant ses scrupules de gentilhomme et voulant par-dessus tout la guérison de sa femme, avait fait fabriquer des clefs : il inspectait le secrétaire, le chiffonnier, les armoires de madame, les coffrets, les sachets, les boîtes à gants, les objets les plus délicats, les plus intimes, et si la marquise le surprenait en ses perquisitions barbares, elle lui jetait dédaigneusement :

– Ne vous gênez pas ! Vérifiez mes chemises, mes bas !

Et elle frémissait d'une envie de lui cracher au visage.

Chez la marquise Blanche, le système nerveux tout entier, cérébro-spinal<sup>1</sup> et ganglionnaire<sup>2</sup>, était profondément ébranlé par la disparition de la morphine de l'organisme : la jeune femme incriminait moralement Olivier, son farouche gardien ; le système nerveux se révoltait physiquement contre l'acte de violence qui lui dérobait l'indispensable, et chaque nerf manifestait son trouble, dans sa sphère propre.

En vertu de lois encore ignorées, la force du désir physiologique développait le champ intellectuel et permettait à Madame de Montreu d'analyser toutes ses sensations. Elle avait faim de morphine ; elle avait non pas des impulsions de gourmandise, mais un véritable besoin de nourriture : il lui manquait un élément vital.

Assise ou couchée, elle éprouvait une vive agitation des jambes, et se voyait obligée d'exécuter avec elles des mouvements réguliers ; cette agitation s'exagérait à un tel point qu'on eût dit d'un roulement de tambour. Les légers abcès des cuisses produits par les piqûres, se cicatrisaient ; le visage gardait toute sa fraîcheur ; la peau demeurait indemne de cette coloration pourprée habituelle aux morphinomanes sanguins ; les yeux ne subissaient aucun trouble de l'accommodation, et seules, des douleurs de la région cardiaque, une toux nerveuse et une soif inextinguible constituaient les principaux phénomènes d'abstinence.

– Olivier, je meurs !... Olivier, ayez pitié de moi ?

Monsieur de Montreu détournait le regard, craignant de succomber :

– Blanche, ma chère femme, encore un peu de courage... Tu vas guérir ; tu ne songeras plus à l'horrible liqueur, et nous nous aimerons...

– Jamais, monsieur, jamais !

1. Qui concerne le cerveau et la moelle épinière.

2. Qui concerne les ganglions nerveux ou lymphatiques.

Afin de distraire la malade, Olivier se servait de Jeanne pour lui envoyer des cadeaux charmants.

– Mère, c'est de papa... Oh ! le joli bracelet ! Oh ! le beau collier ! Et ces fleurs, ces verveines, ces roses...

Blanche embrassait la tête blonde et l'éloignait – sans un sourire.

Monsieur et Madame de La Croze encourageaient leur gendre à sauver la maman de Jeanne : on citait à Madame de Montreu les exemples de quelques morphinomanes repentis ; on lui citait le cas de Mathilde Gouilléras, qui après avoir été très souffrante, lançait l'anathème sur la morphine, regrettait ses magnifiques élans épistolaires, et suppliait sa cousine de renoncer à la Pravaz.

## VII

Ce jour-là, Raymond de Pontailac, arrivé de la veille en son castel des Ormes, monta à cheval pour se rendre aux Tuilières.

Il mit d'abord sa bête au galop, puis au trot, puis au pas, sous les grands châtaigniers qui le couvraient de leurs ombres verdissantes : son désir de revoir Blanche se mêlait une crainte, comme si vraiment il n'était pas bien sûr de rencontrer là-bas tout le bonheur qu'il allait y chercher.

Devant la grille du château, le capitaine fut sur le point de tourner bride, mais il avait été vu de Monsieur de La Croze qui lui dit, en avançant :

– Té ! la bonne surprise, mon gaillard !... Et depuis quand sommes-nous aux Ormes ?

– Depuis hier, monsieur Pierre. Je me suis arrêté à Limoges pour saluer mon oncle.

– Tu pourrais dire : « Monseigneur »... Il va bien notre cher évêque ?

– Pontificalement.

Un domestique mena le cheval du capitaine à l'écurie, et Monsieur de La Croze et Pontailac marchèrent bras dessus bras dessous vers la maison.

– Capitaine, tu as bien fait de nous revenir. On s'ennuie mortellement ici. Combien de mois de congé ?

– Il n'y a pas de mois ; il y a des jours... quinze.

– Diable, c'est peu !

Le vieux gentilhomme introduisit Raymond au grand salon, appela Madame de La Croze et envoya Catherine prévenir la marquise.

Olivier, lui, était dans le parc, en train de surveiller l'installation de conduites d'eau. On le héla ; il accourut, et les deux amis s'embrassèrent, tandis que Madame faisait son entrée.

En évoquant la scène du jardin d'hiver, chez le docteur Aubertot, Raymond se disait : « A-t-elle pardonné ? » Blanche, elle, frémissait à cette idée : « Il a de la morphine ; il m'en donnera ! »

Tous deux parlaient maintenant d'une façon indifférente des choses parisiennes et mondaines, des derniers bals, des derniers ragots, des derniers scandales, et rien, dans leur voix, ni dans leurs gestes ne trahissait leurs émotions profondes.

On reçut la visite de l'abbé Boussarie, le curé de Saint-Martin-l'Église, un aimable et paternel vieillard aux longs cheveux blancs, l'ancien précepteur de Monsieur de Pontaillac. Il rappela que Blanche, Olivier et Raymond avaient été tous trois baptisés par lui et que tous trois avaient fait leur première communion à Saint-Martin. Seul, le capitaine restait à marier. Y songeait-il ? Allons, allons, le neveu de Monsieur Aymar de Pontaillac, l'héritier d'une race illustre, prêcherait bientôt d'exemple.

Et, de sa canne à pomme d'argent, le vieux prêtre menaçait tendrement Raymond.

Une espérance animait toujours Madame de Montreu. C'était à Pontaillac qu'elle devait la première piqûre, et dans sa détresse horrible d'affamée, le grand initiateur lui viendrait encore en aide. Comment adresser la demande, et en quel endroit, et avec quelles ruses ? Ici, rien à tenter, sous l'œil du mari. Écrire au capitaine, envoyer la lettre par un domestique ? Personne, au château, n'accepterait la commission. D'un autre côté, Blanche n'oubliait pas la déclaration d'amour du jeune officier, et elle se sentait tenue à la plus grande réserve. Et cependant, il lui fallait de la morphine, il lui fallait une Pravaz – et seul, Raymond pouvait l'empêcher de mourir !

Tout de suite, l'idée naquit en Monsieur de Montreu que sa femme aurait recours à Pontaillac, et comme il cherchait un moyen d'affirmer son rôle de surveillant, ce fut Raymond lui-même qui le tira d'embarras.

– Tu sais, Olivier, j'ai enfin renoncé à ma stupide passion pour la morphine.

– Plus d'espoir ; je me tuerai ! gronda la marquise.

Mais elle leva les yeux et crut lire un mensonge et une promesse dans le regard de l'homme.

– Vraiment, interrogea le marquis, tu es brouillé avec l'odieuse Pravaz ?

– Brouillé, et définitivement.

Un nouveau regard démentit l'affirmation nouvelle, et cette fois Madame eut un sourire pour le beau comédien. Est-ce que, du reste, on pouvait oublier l'ensorceleuse ? Si Pontaillac venait de trahir la vérité, c'est qu'il comprenait les douleurs de l'abstinence et qu'il se garant de l'époux, afin de mieux secourir la malheureuse femme !

Après le départ du curé et de Raymond, la marquise monta dans ses appartements et redescendit à l'heure du dîner. Elle avait changé de toilette, et en robe printanière, ses beaux cheveux roux ornés d'une grappe de lilas, elle paraissait tranquille, presque joyeuse.

Le mari allait accuser la morphine de cette agréable métamorphose, mais Blanche devina sa pensée, et avec un grand talent de dissimulation :

– Olivier, tu me soupçonnes de m'être fait une piqûre. Eh bien, tu as tort. Monsieur de Pontaillac s'est guéri ; pourquoi ne guérirais-je pas ?

Elle créait « l'état d'espérance » qui aide à supporter « l'état de besoin ».

\*

Le lendemain, Raymond sortit des Ormes pour une matinale promenade. Il marchait, la joie au cœur, et grâce à de spécieux raisonnements que les bienfaites solutions lui inspiraient, il arrivait à se convaincre qu'il était urgent de procurer de la morphine à la grande dame et excusable de faire sa maîtresse de la femme d'un ami, de son meilleur ami.

Pontaillac longea un chemin ombreux, et au travers des ramures, le soleil lui baisait le visage, l'illuminait de ses ors ; une brise tiède et douce l'imprégnait des vivifiantes senteurs des bois.

Il s'arrêta devant le parc des Tuilières, près d'une brèche récente et faite par les ouvriers employés aux conduites d'eau. La grille de la chapelle était ouverte, et dans la femme agenouillée, l'homme reconnut Madame de Montreu.

La marquise sortait de la chapelle, et les deux victimes de la Pravaz se regardèrent.

– Madame, commença Raymond, le hasard m'a mené vers vous, et je bénis le hasard... Comme vous êtes pâle et tremblante !... Vous avez pleuré...

– J'ai pleuré, parce que je souffre, parce que je meurs !

Résolument, elle dit ses douleurs, le supplice que lui imposait Monsieur de Montreu, en la privant de la liqueur vitale ; elle dit la scène nocturne où le gentilhomme jeta dans l'étang des Falettes les solutions et la Pravaz. Tout le monde l'abandonnait, oui, tout le monde, même Mathilde, son ancienne prosélyte !

– Je le savais, répliqua l'officier avec aplomb ; je le savais, et je suis venu. Hier, j'ai dû abriter sous le mensonge mon désir de vous être utile, car, madame, mieux que personne, je connais votre mal. J'en ai souffert, j'en ai pleuré. Il n'y a pas de tortures comparables à celles du besoin de morphine ! Des médecins prétendent que la liqueur nous tue. Les imbéciles ! Mais la mort hideuse, terrifiante, c'est la privation !

Il tira de sa poche un nécessaire de voyage en soie bleue contenant à la fois de la solution et une aristocratique Pravaz :

– Tenez, madame... Ne pleurez plus... Essayez vos beaux yeux... L'enfer va disparaître – pour vous.

– Merci, oh ! merci, Monsieur de Pontaillac ! Vous me sauvez !

Le capitaine salua Madame de Montreu et reprit le chemin des Ormes.

\*

Sous l'énergie de la piqûre, Blanche éprouva un malaise bizarre : la solution de Pontaillac était dosée à un degré que la jeune dame n'avait pas encore atteint.

Il se fit un trouble effroyable dans les organes, en même temps qu'une surexcitation du cerveau. Tout le sang reflua au cœur, et des images – pour les yeux et pour la pensée – remplacèrent à la fois les idées exactes et les tableaux de la réalité : ainsi, la chambre de madame se transformait en un vaste étang, l'étang des Falettes ; une barque se balançait sur les eaux ; Monsieur de Montreu incarnait Monsieur de Pontaillac, et Blanche adorait l'incarnation nouvelle. Dans une lutte de la lumière et des ténèbres, l'esprit établissait un contraste fâcheux entre les gentilshommes, entre l'époux sévère, tel un geôlier, et l'amoureux superbe, tel un prince charmant. Blanche exagérait la petite taille du mari, son air efféminé, alors qu'Olivier conduisait son

panier attelé de deux landais ; elle diminuait Olivier, lui enlevait de sa beauté, de sa distinction pour en parer le grand Raymond qu'elle voyait courir à cheval, tout resplendissant de casque et de cuirasse, en un flamboiement d'astre.

À son réveil, l'honnête femme chassa la mauvaise idée et elle fut prise d'une terreur comme si vraiment elle avait été responsable des velléités de luxure suggérées par l'âme du poison.

Les jours suivants, elle se montra froide envers Monsieur de Pontaillac, affectant devant lui pour Olivier, une grande tendresse conjugale ; mais, certain soir, le capitaine dîna aux Tuilleries avec l'abbé Boussarie, les Gouilléras, et pendant que le mari de Mathilde, un bon et gros Limousin à la barbe rougeâtre, ennuyait l'invité de ses interrogations sur la poudre sans fumée et la Triple Alliance, Blanche, en passant, frôla Raymond, d'un frôlement voluptueux.

Monsieur de Pontaillac tressaillit d'allégresse ; Madame de Montreu balbutia, avant de se réfugier près de l'ange gardien, sa fille.

Ces ardeurs inconscientes de la chaste épouse justifiaient l'un des plus curieux phénomènes de l'intoxication morphinique et de ses résultats absolument contraires pour les deux sexes. En effet, tandis que l'homme subissait quelquefois un état de dépression de la vie génésique<sup>1</sup>, le système arrivait chez la femme à un haut degré de nymphomanie. La force morale de Blanche, quoique très affaiblie par l'abus de la morphine, la préservait encore de l'adultère, mais elle ne l'empêchait pas de se livrer à des mouvements désordonnés et d'origine purement mécanique où s'éteignait son regard lascif, où se calmait sa surexcitation excessive.

Madame de Montreu gémissait de ce triste état ; elle ne voulait plus de rapports avec son mari ; mais elle se révoltait contre les tendances bestiales, et se sentait profondément malheureuse.

\*

Une après-midi, le marquis Olivier, Monsieur de La Croze et le curé Boussarie faisaient une partie de billard, et en haut, dans sa chambre, la jeune dame s'injectait une nouvelle solution – un cadeau de Pontaillac.

1. Sexuelle.

Le soleil de juin jetait sur la glèbe<sup>1</sup> une poussière d'or et de feu. On entendait le cri-cri des faux qu'on aiguisait, le roulement des chariots, les appels à la guillade et parfois le beuglement des bœufs. Un peuple de travailleurs, hommes et femmes, coupait ou amoncelait des herbes, les mâles noirâtres et velus, le torse maigre, des vieilles encore plus noires ; et çà et là, un râteau à la main, quelques jolies filles en jupe sombre et chemisette claire, s'étiraient, avec des poses amoureuses, sous l'incendie du ciel.

Par un phénomène de double conscience et de double vue, la marquise restait Madame de Montreu, et en elle vivait une autre femme dominant la première et s'imaginant attendre Raymond, lui avoir donné rendez-vous dans sa chambre même. Elle l'apercevait, là-bas, aux Ormes ; il montait à cheval ; elle le suivait, sur la route poussiéreuse, le long des peupliers d'Italie. Déjà, il s'arrêtait devant la grille du château. Il n'y avait personne pour le recevoir, et la voyante distinguait nettement les domestiques occupés à divers ouvrages : ceux-ci aidaient les faucheurs ; d'autres frottaient le parquet du grand salon ; un des palefreniers dormait en un coin de la grange ; Catissou saignait des volailles.

– Monsieur de Pontaillac entre dans le vestibule, et le voici dans la salle à manger ! rêvait tout haut la morphinomane... Il ne trouve pas ces messieurs qui jouent au billard... Pourquoi Olivier et mon père ne l'entendent-ils pas marcher ?... Pourquoi ne l'appellent-ils pas ?... Je l'entends, moi !... Je le vois !... Raymond ! Ô Raymond !...

Cette fois, le jeune gentilhomme entrait réellement ; il ouvrait la porte du couloir ; il gravissait l'escalier, et Blanche, éperdue, lui tendait les bras. Il l'embrassa, plein d'amour, mais quand il la sentit résister, lutter contre elle-même, contre l'autre femme, « l'étrangère », il s'éloigna :  
– Madame, je vous aime, je vous adore ! je vous désire de toute mon âme, et pourtant je ne veux pas vous prendre comme cela !... Blanche, ô mon adorée, je te veux libre, et tu ne l'es pas !

\*

Huit jours plus tard, Madame de Montreu, en pleine conscience, en pleine liberté, se livra à Raymond.

1. Terre en culture.

Elle soupirait :

– Tu ne m'as pas odieusement conquise, sous l'action de la morphine, et je te remercie de m'avoir attendue, après m'avoir charmée. Ô mon amour, aimons-nous !

## VIII

Olivier de Montreu s'était départi de sa rigoureuse surveillance, et la marquise en abusait, donnant à ses promenades journalières de charitables prétextes : visites aux malheureux du voisinage, aux enfants malades, aux accouchées.

Blanche et Raymond se voyaient dans une cabane perdue en un taillis ou bien dans un kiosque isolé que Monsieur de La Croze fit meubler pour la saison de la pêche. Ces deux endroits, si différents l'un de l'autre, exaltaient leurs désirs : autant la cabane semblait rustique avec sa litée de feuilles ; autant le kiosque rappelait, par ses vastes causeuses et ses moelleux divans, le luxe et le bon goût des châtelains.

Les amants avaient toujours une pareille et séduisante maîtresse, la Pravaz, mais ils s'injectaient le poison mondain, sans y ajouter d'importance, comme si lui eût grillé un royal-havane, comme si elle se fût poudrerisée ou embaumée d'une eau de toilette astringente<sup>1</sup>.

Elle le trouvait ravissant dans son complet bleu marin, sous un chapeau de voyage ; il la jugeait adorable en robe de toile écrue et souliers jaunes, gantée de Suède et coiffée d'une paille éblouissante de fleurs des champs. Ils étaient jeunes ; ils étaient beaux ; ils s'aimaient – et c'est tout dire.

\*

Vers deux heures, Madame de Montreu descendit de sa chambre ; Jeanne la suivit :

– Petite mère, emmène-moi.

1. À l'odeur amère.

– Non, mignonne.  
 – Je serai bien sage !  
 – Écoute. Je vais visiter les pauvres de monsieur le curé, tu sais, cette grande femme, La Gire et ce grand vieux, Le Guillout... Tu aurais peur... Allons, laisse-moi !  
 Mais, la petite s'accrochait aux jupes maternelles :  
 – Ah ! mémère, tu n'es plus si gentille qu'autrefois !  
 – Je suis pressée. Va-t'en !  
 Blanche hâtait le pas. Un cri de Jeanne la rappela soudain, et elle entourait de ses bras la douce enfant qui venait de se heurter contre un arbre du parc et versait des larmes, le visage tout ensanglanté.  
 – Ô ma chérie !  
 Infidèle maîtresse et sainte maman, Blanche oublia le rendez-vous.  
 Une lettre de Raymond, apportée aux Tuilières par une servante des Ormes, sollicita une réparation amoureuse, et le lendemain, les amants se rencontrèrent dans la cabane.  
 – Te voilà ! Te voilà enfin ! s'écria l'officier, allumé d'un désir.  
 – Mon ami, j'ai à vous parler de choses graves.  
 Mais, il ne l'écoutait pas, et ses baisers ardents étouffaient la voix de sa maîtresse.  
 – Raymond...  
 – Tes lèvres !... Je veux tes lèvres !  
 – Je vous en supplie !  
 – Je te veux toute... là, un baiser sur tes yeux, sur ta bouche, toujours, toujours, toujours !...  
 – Raymond... Raymond... Raymond...  
 Après la bataille d'amour, Blanche s'en revint vite, coupant à travers les prairies et les landes. Une angoisse l'agitait, la bouleversait, et des métayers l'entendirent gémir : « Ma fille est morte ! »  
 Elle la savait guérie, et rien ne chassait l'idée de « l'autre », en cette double personne.  
 – Oui, oui, elle est morte !  
 Sous le péristyle du château, Jeanne jouait à la balle, et il fallut une vision nette et précise pour dissiper les chimères de l'esprit incertain.  
 – Ma Jeanne, ô mon trésor, je ne te quitterai plus !  
 C'est en vain que Pontaillac attendit sa maîtresse dans le kiosque et dans la cabane ; en vain, il adressa des lettres, en vain, il rôda près de

la chapelle, jamais il n'eut l'orgueil de trembler au froufrou des jupes légères et adorées.  
 Il obtint une prolongation de congé ; il lui restait deux semaines d'espoir – de plaisir ou de douleur – et il accepta une dernière fois à dîner au château.  
 – Qu'êtes-vous devenue ? demanda-t-il à Blanche.  
 Elle leva les yeux, et dit :  
 – Une honnête femme.  
 La parole hautaine et glaciale indiquait une rupture définitive, et Raymond partit pour Paris où la Stradowska le pleurait en la Villa Saïd.

\*

Toujours énermée par la morphine dont elle devait une abondante provision à son ancien amant, Blanche de Montreu voulut retourner au mari. Un scrupule l'arrêta. Il lui semblait misérable de se jeter entre les bras d'Olivier, toute chaude encore de ses équipées galantes, et elle jura de vivre quelques jours de repentir et de purification. À la fin du mois, elle éprouva un étrange malaise, d'irrésistibles dégoûts et d'irrésistibles envies ; puis survinrent de matinales nausées.  
 – Alors, Blanche, dit, un jour, Mathilde Gouilléras, je vais broder une belle layette ?  
 – Tu crois ?... Oh !...  
 – Eh bien, où est le mal ? Tu n'as qu'une petite, et j'ai trois bébés.  
 – Tais-toi !... Tais-toi !...  
 – Ce sera un garçon, marquise ; je lis ça dans tes jolis yeux !  
 Une horrible pensée traversa le cerveau de Blanche. Si elle était enceinte, elle ne l'était que d'un mois, et depuis six semaines, le marquis demeurerait exclu du lit conjugal. L'œuvre appartenait donc à Pontaillac !  
 Brave devant le danger, Madame de Montreu affirma en riant :  
 – Chère cousine, tu t'amuses ! Il n'y a pas d'héritier en perspective ; j'en suis sûre ; j'en ai la preuve. Voyons, Mathilde, cesse tes plaisanteries un peu... bourgeoises.  
 Point de rosée sanglante et mensuelle ! Et voici l'effroyable vérité !  
 Enceinte, oui, Madame de Montreu était enceinte, et d'un autre homme que de son mari ! La patricienne, l'épouse vénérée d'un loyal

gentilhomme, la maman de Jeanne, portait dans ses entrailles le fruit de l'adultère, le crime vivant de la trahison ! Quelle tristesse ! Quelle honte !

Malgré l'intoxication progressive de la morphine, Blanche mesurait toute l'étendue de son malheur. Comment se tirer de là ? Parbleu, il y avait un moyen bien naturel : faire risette au mari, l'autoriser à entrer en grâces et lui ouvrir les draps légitimes. Allons, Madame la marquise, un peu de courage !

– Mon exil est-il fini ? demanda Olivier, en pénétrant, un soir, dans la chambre nuptiale.

– Oui, répondit tendrement Madame.

Leurs lèvres s'unirent, et un rayon de lune qui traversait les vitres de la fenêtre, les givra tous deux d'une éblouissante pâleur.

Ô Blanche ! Ô noble victime d'un poison délicieux ! Encore quelques minutes, quelques secondes, et bénie soit la nature, le sacrifice va s'accomplir ! Ton mari ignorera toujours l'adultère, et, femme, tu vivras en paix, attendant l'heure de la délivrance !

Et, brusquement, la marquise s'échappa des bras du gentilhomme. Révoltée contre l'ignoble mensonge que sa faute lui imposait, elle cria, tout en pleurs :

– Jamais ! non, jamais !

– Tu me hais donc bien ? gémit Olivier. Que t'ai-je fait ? Pourquoi m'accables-tu de tes dégoûts ?

Elle dit, à travers ses sanglots :

– Vous êtes le meilleur des hommes !

Il s'emporta :

– Assez, madame ! Je suis votre mari, et j'ai des droits !

– Plus tard, Olivier... plus tard... Regardez... je n'ai plus de force... Vous me tueriez !

\*

Douze nuits de suite, la femme adultère opposa les mêmes résistances : elle voulait, elle ne voulait pas, abîmée et vaincue dans le souvenir du péché.

## IX

Jamais femme ne fut plus malheureuse que Madame de Montreu, en présence du terrible dilemme, car jamais plus noble femme ne comprit si clairement la situation.

Ou bien, elle devait encore berner l'époux, l'attirer, souffrir une vie de mensonges, enfanter hypocritement l'œuvre frauduleuse, souiller la maison d'honneur de l'être maudit de ses entrailles – ou bien, elle devait se tuer.

Des idées criminelles grondaient dans le cerveau, rayonnaient au souffle exaspéré de la morphine qui décuple l'entendement, et l'empoisonnée du corps et de l'esprit traversait des alternatives d'allégresse et de désespoir.

Blanche aurait voulu se confier à une amie, à une sœur; elle jugeait sa cousine, Madame Gouilléras, trop bavarde et sa mère, Madame de La Croze, trop pieuse.

Et l'œuvre grandissait ! Et le ventre allait bientôt s'épanouir, à la gloire de la création !

L'ex-maîtresse de Pontailac avait beau cacher son linge intime à l'œil des servantes, regimber devant la lessive générale ; elle avait beau se donner des allures légères, son secret l'endolorissait toute. Elle se croyait devinée, et les regards du mari, toujours si doux, la pénétraient, comme autant de glaives.

Un matin, devant la glace de sa chambre, elle exhala un cri de terreur : – J'ai le masque !

Vite, elle saisit un flacon de morphine, le porta à ses lèvres, embrasant des yeux les choses familières et aimées, les portraits d'Olivier et

de Jeanne, les photographies des La Croze et de Mathilde. Puis, elle regarda, par la fenêtre ouverte, l'étang des Falettes, illuminé de soleil et couvert de nénuphars. Elle hésitait entre le poison et l'eau toute fleurie ; mais là-bas, sur la route, elle vit paraître le curé de Saint-Martin-l'Église. Il marchait, le tricorne sous le bras, et la grande dame, éveillée aux croyances religieuses, descendit et rencontra le vieil homme.

– Votre humble serviteur, madame la marquise ! fit l'abbé Boussarie, en saluant. Allez-vous un peu mieux ?

Très pâle, très agitée, la jeune femme cherchait ses phrases et gardait le silence.

– Mais, continua le curé, je suis sur la route qui dépend du château, et cela gêne peut-être que j'y lise mon bréviaire ?

– Non, monsieur le curé ! Nous sommes heureux, toujours heureux de vous voir... Écoutez-moi... Je désire vous parler... secrètement.

Elle tremblait; il ne s'en aperçut pas, et demanda, plein de sa belle naïveté de campagnard :

– C'est une confession ?

– Oui, mon père.

– Je puis vous entendre au château, si vous êtes trop souffrante pour venir à l'église.

– Je voudrais vous parler ici, mon père.

– Bien... Bien...

Vraiment, il ne l'encourageait pas avec sa grosse soutane, son énorme visage, son gros nez de priseur<sup>1</sup>, ses doigts velus, ses pauvres yeux bordés de rouge et sa voix chevrotante. Était-il à la hauteur de la mission qu'un aveu terrible allait lui imposer ? N'invoquerait-il pas les seules lois de Dieu et de l'Église ? Aurait-il le sacerdoce flexible ? Madame de Montreu en doutait, effrayée à l'idée que tous les jours, elle verrait le confesseur de son adultère.

– Ma fille, dites votre acte de contrition.

– Mais, monsieur le curé, il s'agit d'une aumône...

– Ah !...

– Veuillez m'accompagner au château, et je vous remettrai l'offrande d'un vœu...

1. Qui prise, aspire le tabac par le nez.

– À la sainte Vierge ?

– Non. À sainte Madeleine.

\*

La dame résolut de tout dire à sa mère, et l'épouvante des afflictions qu'elle causerait la paralysa.

– Blanche, interrogeait Madame de La Croze, Blanche, tu as du chagrin ? Elle hochait la tête, surprise de dérober encore le secret aux regards maternels. Comment la mère ne voyait-elle pas le masque de la grossesse ? À la moindre allusion, Blanche se fût agenouillée, et Madame de La Croze s'égarait en de douces et inutiles paroles.

– Tu t'ennuies aux Tuilières ?

– Mais non !

– Un désir de toilette qu'Olivier te marchande ?

– Pas du tout. Olivier est très généreux, tu le sais bien.

– Il faut te distraire, ma fille. Si nous allions passer quelques jours à Limoges ?

– Volontiers.

Madame avait réfléchi que là-bas elle pourrait solliciter les conseils d'un homme digne de l'entendre et peut-être assez humain pour la protéger en son infortune : elle songeait à l'oncle de Raymond, à Sa Grandeur Aymard de Pontaillac.

\*

Deux jours plus tard, une voiture s'arrêta à la porte de l'évêché de Limoges : Blanche descendit, laissant Madame de La Croze dans le coupé.

– Ne t'inquiète pas, maman. Il s'agit d'une bonne œuvre, et la discrétion est l'honneur des âmes charitables.

Monseigneur Aymard de Pontaillac travaillait avec son grand vicaire, lorsqu'on lui annonça la visite de Madame de Montreu.

Elle n'était pas une inconnue au palais épiscopal, la jeune châtelaine des Tuilières : lors de ses tournées évangéliques, le prélat avait accepté des invitations de la famille de La Croze et reçu de belles aumônes. Il n'hésita point à interrompre la dictée d'un mandement et à congédier le subordonné.

Blanche entra dans le cabinet de travail, moins en pénitente qu'en mondaine, et au milieu du décor austère, devant le vieillard à la tête grise, devant la soutane violette, elle se jeta à genoux :

– Monseigneur... Monseigneur, ayez pitié de moi ! Je viens m'accuser d'une faute... d'un crime !

Elle pleurait, le front entre ses mains et bégayait des prières.

L'évêque dit :

– Parlez, parlez sans crainte. La miséricorde de Dieu est infinie !

– Monseigneur... mon père, j'ai péché... j'ai péché...

Crevée de sanglots, haletante, elle invoquait la Vierge, les saints ; mais avec les encouragements du grand meneur d'âmes, elle parut retrouver un peu d'espoir en Dieu :

– Quand j'enfantais ma petite Jeanne, une allégresse emplissait mon être, me faisant oublier toutes les douleurs ; et aujourd'hui, l'œuvre sacrilège est pour moi un sujet de malédictions. Si j'étais seule en cause, j'attendrais, je me cacherais et m'en irais, aussitôt après la délivrance, expier au fond d'un cloître les horribles amours. Mais, Monseigneur, vous ne l'ignorez pas, j'ai un mari qui a droit à mon respect !... Voyez, je suis lasse de mentir, lasse de sourire, lasse de vivre !... J'ai cherché à ramener mon époux vers la chambre conjugale, d'où je le tenais éloigné bien avant l'adultère, et, lui présent, mes forces épuisées ont trahi mon courage... Le bâtard que je porte dans mes flancs, je ne l'aimerai jamais, entendez-vous, Monseigneur, jamais ! Il me fait déjà souffrir plus que je n'ai souffert à la naissance de ma Jeanne chérie ! Il me brûle, il me déchire, il a en lui du venin !... Il souillerait notre maison !... Qu'ordonnez-vous, mon père ? Dois-je emporter le secret dans le tombeau ?... Ah ! je suis prête à mourir, à écraser la preuve vivante et déjà si douloureuse du forfait !... Quel que soit le châtement que vous m'infligiez, quelles que soient les ténèbres où vous jetiez ma pauvre raison, j'obéirai !... Monseigneur, mon père, m'est-il permis de détruire le germe de la honte ? Puis-je provoquer un accident, au péril de ma vie ? Je vous le jure : sous le germe abhorré, sous le fardeau du malheur, je succombe !

Monseigneur s'enfonçait en de graves réflexions, et la conscience du prêtre luttait contre les idées de l'homme. Cette loi nouvelle du divorce, que réprouve l'Église, donnait une solution logique. Oui, mais il y avait une autre enfant. Du reste, à quoi bon s'attarder ? Les dogmes

ne se discutent pas ! Et, d'un autre côté, inviter l'épouse au rapprochement sexuel avec le mari, n'était-ce pas endeuilleir d'un mensonge nouveau la trahison commise ?

– Relevez-vous, madame. Il faut implorer la miséricorde divine, user de ménagements, et, peu à peu, dire toute la vérité à votre mari.

Debout, effrayée, elle demanda :

– Tout dire ?

– Oui.

– Même le nom de mon amant ?

– Ce nom est inutile. L'aveu du crime suffit.

– J'aime mieux cela, et je pardonne au coupable, à l'un des vôtres, à Monsieur de Pontaillac.

– Mon neveu... Raymond...

– Oui, mon père.

Une vive agitation s'empara de l'évêque, et Monseigneur se mit à marcher, très ennuyé, très irrité, très humilié.

– Madame, conclut-il, les amitiés s'effacent devant le devoir. Je le répète : il faut déclarer l'adultère à votre mari, et si les soupçons de celui que vous avez outragé, se portent sur un autre, vous nommerez mon neveu lui-même.

– Ce serait une lâcheté, monseigneur !

– Non, madame. Vous n'avez pas le droit de laisser punir ou se battre un innocent !

– Mais je ferai en sorte d'être seule châtiée.

– Ne l'oubliez pas : vos angoisses sont les miennes, et si Dieu nous juge indignes de sa clémence, il me frappera non seulement dans l'amitié de mon neveu, de mon unique parent, mais encore dans ma personne, car j'abandonnerai, s'il le faut, une charge sacrée.

– Monseigneur...

– Adressez-vous à Dieu, madame.

Les yeux mouillés de grosses larmes, il fit un signe de croix, et, imposant ses vieilles mains tremblantes sur la femme inclinée :

– Que la paix soit avec vous !

Imprimé par le Livre unique  
41 rue Camille Pelletan  
78800 Houilles  
*Mars 2008*



## Collection Génie public

En 1891, Jean-Louis Dubut de Laforest publie *Morphine*. Auteur à succès de romans feuilletons dont certains feront scandale, il consacre celui-ci au dérivé de l'opium découvert au début du XIX<sup>e</sup> siècle et qui tient son nom de Morphée, fils d'Hypnos (le sommeil). La morphine sera d'abord utilisée dans les hôpitaux militaires pendant les guerres qui émaillent la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en raison de ses effets analgésiques qui soulagent les blessés.

Mais beaucoup de soldats vont la populariser à leur retour et très vite elle se répand dans toute la société en raison du sentiment de plaisir immédiat qu'elle procure. Ainsi, les morphinomanes vont devenir les premiers toxicomanes de l'ère industrielle.

À travers les destins de Raymond de Pontaillac et de Blanche de Montreu, l'écrivain aborde avec précision ce moment de l'histoire des drogues. Appuyé sur les recherches scientifiques de l'époque, ce roman aux allures de tragédie est un parfait reflet d'un phénomène social dont on sait aujourd'hui les dangers.